

# LE SIGNAL DE MINUIT

Studio Pink



# Le Signal de Minuit

*Par Studio Pink*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : La Rencontre Interdite	4
Chapitre 2 : L'Obsession Naissante	9
Chapitre 3 : Le Premier Contact	16
Chapitre 4 : Le Mur du Doute	21
Chapitre 5 : La Confiance Fragile	29
Chapitre 6 : Le Premier Baiser	35
Chapitre 7 : L'Ivresse du Secret	40
Chapitre 8 : Le Soupçon	46
Chapitre 9 : La Grande Discorde	53
Chapitre 10 : La Rupture Douloureuse	58
Chapitre 11 : Le Vide de l'Absence	63
Chapitre 12 : L'Appel de Minuit	69
Chapitre 13 : Le Sacrifice	74
Chapitre 14 : La Réconciliation	80
Chapitre 15 : L'Aube Nouvelle	86

# Chapitre 1

## La Rencontre Interdite

Voici le chapitre \*\*« La Rencontre Interdite »\*\* pour votre roman \*Le Signal de Minuit\*.

\*\*\*

### CHAPITRE 2 : La Rencontre Interdite

La Césure n'était pas qu'une ligne sur une carte. C'était une cicatrice vivante, un ruban de no man's land où l'air lui-même semblait avoir un goût de métal froid et de fin du monde. D'un côté, la Fédération d'Opale, avec ses tours de verre et sa discipline de fer. De l'autre, les Terres d'Ombre, ce chaos de forêts mutantes et de brumes électriques d'où personne ne revenait jamais.

Elya ajusta la sangle de son respirateur. À minuit pile, le Signal avait retenti — ce bourdonnement basse fréquence qui faisait vibrer les os — et elle n'avait pas pu résister. Elle avait franchi les barbelés laser, portée par une impulsion qu'elle ne s'expliquait pas.

Ici, l'odeur changeait. Ce n'était plus le parfum aseptisé des cités-dômes, mais un mélange sauvage de terre mouillée, de résine brûlée et de quelque chose de plus charnel. De plus dangereux.

Elle fit un pas sur le sol noirci. Ses bottes écrasèrent une couche de givre argenté. C'est là qu'elle le vit.

Il était planté de l'autre côté de la ligne invisible, là où la brume dévorait les arbres. Un homme. Non, un garçon de son âge, mais sculpté dans une matière plus brute que les citoyens de la Fédération. Il portait un long manteau de cuir usé, des sangles de métal autour des avant-bras, et une aura de menace qui aurait dû la faire fuir en hurlant.

Le choc fut d'abord visuel. Un court-circuit cérébral.

Il était magnifique de la façon dont un orage est magnifique : terrifiant et hypnotique. Ses yeux, d'un ambre sombre sous la lueur de la lune de soufre, se fixèrent sur elle. Elya se figea, le cœur frappant contre ses côtes comme un oiseau en cage. Elle sentit la chair de poule envahir sa nuque, non pas à cause du froid, mais à cause de l'intensité de ce regard qui semblait la déshabiller de toutes ses certitudes.

— T'as l'air perdue, la citadine.

Sa voix était un grondement bas, frotté au papier de verre. Elle n'avait rien de la politesse robotique des hommes qu'elle côtoyait d'ordinaire.

Elya redressa le menton, tentant de masquer le tremblement de ses mains.

— Je ne suis pas perdue. Je regarde.

— On ne regarde pas l'Ombre, grinça-t-il en faisant un pas vers elle. On l'apprivoise ou on se fait bouffer par elle.

Il franchit la limite. La zone interdite. Elya aurait dû reculer, sortir son taser de secours, déclencher son balisage d'urgence. Au lieu de cela, elle resta plantée là, les pieds enracinés dans la poussière.

Il s'arrêta à moins d'un mètre. L'odeur de l'autre monde l'enveloppa : un parfum de cuir vieux, d'ozone et de quelque chose qui ressemblait étrangement à la pluie d'été. C'était enivrant. Interdit.

— Tu sais ce qu'ils font à ceux qui s'approchent trop près de la bordure ?  
demanda-t-il. Ses yeux passèrent de son visage à la ligne de son cou, s'attardant sur le battement rapide de sa carotide.

— Ils les exécutent, répondit-elle d'une voix plus ferme qu'elle ne l'aurait cru. Ou ils les oublient dans des cellules sans fenêtre.

— Et pourtant, t'es là. À portée de main.

Il leva une main gantée de noir. Elya retint son souffle. La tension entre eux était presque solide, une électricité statique qui faisait grésiller l'air. Elle voyait les détails maintenant : une cicatrice fine qui barrait son arcade sourcilière, le reflet de la lune dans ses pupilles dilatées par l'adrénaline.

Kael — elle ne connaissait pas encore son nom, mais il l'habitait déjà — laissa ses doigts effleurer la joue d'Elya. Le contact, même à travers le cuir, fut comme une brûlure. Un choc thermique. Elle ferma les yeux une seconde, subissant cette introspection brutale : pourquoi se sentait-elle plus vivante sous la main d'un ennemi que dans les bras de sa propre réalité ?

— Tu trembles, murmura-t-il.

— C'est de la haine, mentit-elle.

— Menteuse. Ton cœur bat si fort que je l'entends d'ici. C'est de la curiosité. C'est le poison le plus rapide de ce monde, petite poupée de verre.

Elle ouvrit les yeux et le défia du regard, son visage à quelques centimètres du sien. Elle pouvait sentir la chaleur qui émanait de lui, un contraste violent avec le gel de la nuit.

— Et toi ? Pourquoi tu n'as pas déjà sorti ta lame ? On m'a dit que vous étiez des monstres. Que vous ne parliez pas, que vous déchiriez.

Un sourire en coin, piquant et arrogant, étira ses lèvres.

— On garde les griffes pour ceux qui en valent la peine. Toi... t'es juste une

anomalie. Une jolie erreur dans le système.

Elya laissa échapper un rire nerveux, un son qui détonna dans le silence mortuaire de la Césure.

— Une erreur ? C’est ce qu’on dit de vous dans les manuels d’histoire.

— Les manuels d’histoire sont écrits par les lâches qui restent derrière des murs.

Il se rapprocha encore. Leurs souffles se mélangèrent, créant de petits nuages de buée qui se confondaient dans l’obscurité. Elya sentit une pulsion sauvage, l’envie de réduire l’espace, de briser la dernière barrière. La peur était toujours là, nichée au creux de son estomac, mais elle était éclipsée par une faim nouvelle. Une faim de vérité, de contact, de quelque chose de réel.

Soudain, un signal strident déchira l’air. Un faisceau de lumière balaya le ciel depuis les miradors d’Opale. La patrouille.

Le visage du garçon se durcit instantanément. L’instant de grâce se brisa comme du cristal.

— Ils arrivent, cracha-t-il.

— Je dois y aller, dit-elle, la panique reprenant ses droits. Si on nous voit...

— On nous verra pas.

Il attrapa son poignet. Sa poigne était d’acier, mais elle n’était pas douloureuse. Il la tira contre lui, l’espace d’une seconde, la plongeant dans son ombre. Elya fut frappée par la force brute qui émanait de lui. Elle posa ses mains sur son torse, sentant la plaque de métal de son armure et, juste en dessous, le rythme irrégulier de son propre cœur.

— Comment tu t’appelles ? demanda-t-elle, le souffle court.

Il hésita, ses yeux scannant les bois derrière lui avant de revenir à elle.

— Kael. Et si tu reviens demain au Signal de Minuit, je te montrerai pourquoi ton

monde a peur du mien.

Il la lâcha si brusquement qu'elle faillit perdre l'équilibre. Sans un bruit, comme s'il n'avait été qu'une extension de la brume, il recula et disparut dans les ténèbres des Terres d'Ombre.

— Elya ! cria une voix au loin. Elya, où es-tu ?

Elle resta immobile, le poignet brûlant encore là où il l'avait touchée. Ses sens étaient en surcharge. Elle pouvait encore sentir l'odeur de l'ozone et du cuir. Elle pouvait encore voir l'ambre de ses yeux.

Elle se retourna et courut vers la lumière blanche et stérile de son campement, mais elle savait, avec une certitude terrifiante, que la partie d'elle qui comptait vraiment était restée là-bas, dans le noir, de l'autre côté de la ligne.

La rencontre n'avait duré que quelques minutes, mais le monde d'Elya venait de basculer. Elle ne craignait plus le monstre de l'Ombre.

Elle craignait de ne plus pouvoir s'en passer.

# Chapitre 2

## L'Obsession Naissante

### CHAPITRE : L'Obsession Naissante

La lumière blanche de l'Unité de Recherche 4 était une insulte. Elle ne se contentait pas d'éclairer ; elle décapait, elle aseptisait, elle cherchait à effacer chaque grain de poussière, chaque ombre, chaque vestige de ce qui s'était passé de l'autre côté de la ligne.

Elya se tenait sous le jet d'eau brûlante de la douche de décontamination, mais la vapeur ne suffisait pas à étouffer le souvenir. Ses doigts remontèrent le long de son bras droit jusqu'à son poignet. La peau y était intacte, dépourvue de marque visible, et pourtant, elle sentait encore la pression des doigts de Kael. Une empreinte fantôme, brûlante comme un fer rouge, qui semblait pulser au rythme de son propre cœur.

\*« Je te montrerai pourquoi ton monde a peur du mien. »\*

Elle ferma les yeux. L'odeur de l'ozone. Ce parfum métallique, électrique, qui annonçait l'orage avant qu'une seule goutte ne tombe. Et le cuir. Un cuir vieux, imprégné de froid et de ténèbres. C'était une odeur de danger, une odeur de prédateur, et pourtant, elle la cherchait dans l'air stérile de sa cabine, comme une asphyxiée cherchant de l'oxygène.

— Elya ? Tu es là-dedans depuis vingt minutes.

La voix de Jax, étouffée par la porte, la fit sursauter. Jax était son ancre, son collègue, l'homme avec qui elle était censée construire un futur sûr, loin des monstres.

— Je sors, Jax ! jeta-t-elle, sa voix plus cassée qu'elle ne l'aurait voulu.

Elle s'enveloppa dans une serviette rêche et s'appuya contre le miroir embué. Elle essuya la buée d'un revers de main. Ses propres yeux lui parurent étrangers. Ils cherchaient quelque chose que le reflet ne pouvait pas lui donner. Ils cherchaient l'ambre. Ce regard fauve qui l'avait transpercée dans la brume, dépourvu de la pitié ou de la condescendance qu'elle lisait habituellement chez ses pairs.

Kael ne l'avait pas regardée comme une scientifique, ni comme une proie, ni même comme une ennemie. Il l'avait regardée comme un miroir.

\*\*\*

À quelques kilomètres de là, là où la lumière n'était qu'une légende racontée pour effrayer les enfants, Kael était assis sur un rebord de roche noire, surplombant les abîmes des Terres d'Ombre.

Le silence ici n'était jamais total ; il bourdonnait d'une énergie sombre, une vibration basse qui faisait vibrer les os. Mais pour la première fois de sa vie, ce silence lui pesait. Il se sentait... seul. Un concept absurde pour un commandant de sa lignée. La solitude était sa force, son armure.

Il porta sa main à son visage. Il pouvait encore sentir la chaleur de la peau d'Elya sur la pulpe de ses doigts. C'était une sensation terrifiante. Les gens de la Lumière étaient censés être froids, lisses, sans substance. Mais elle... elle était de la lave sous de la porcelaine.

Il se rappela la façon dont elle l'avait défié. Ses yeux écarquillés, non pas de terreur pure, mais d'une curiosité dévorante. Elle n'avait pas reculé. Même quand il l'avait menacée, même quand l'Ombre avait rampé autour d'elle, elle était restée là, ancrée

dans le sol, comme si elle appartenait à ce chaos autant que lui.

— Seigneur Kael ?

Une ombre plus dense que les autres se matérialisa derrière lui. L'un de ses lieutenants.

— Le périmètre est sécurisé, poursuivit le soldat. Les intrus de la Lumière ont regagné leur cage. Voulez-vous que nous intensifions les patrouilles près du Signal ?

Kael ne se retourna pas. Ses yeux restaient fixés sur la ligne d'horizon où le dôme de protection du campement humain luit d'un bleu pâle et maladif.

— Non, répondit-il, sa voix vibrant comme un grondement de tonnerre lointain. Laissez le Signal tranquille. Je m'en occupe personnellement.

— Mais, Seigneur...

— C'est un ordre.

Le lieutenant s'inclina et disparut. Kael serra le poing. Il aurait dû la tuer. C'était la procédure. C'était la logique. Au lieu de cela, il l'avait invitée à revenir. Il l'avait mise au défi de franchir à nouveau le seuil, de se jeter dans la gueule du loup. Et le pire, c'est qu'il savait qu'elle viendrait. Il le sentait dans l'air, une tension électrique qui le tirait vers elle comme un aimant invisible.

\*\*\*

Le lendemain, au mess du campement, Elya ne toucha pas à son café. Elle fixait les graphiques sur sa tablette, mais les lignes de données se transformaient en silhouettes sombres dans son esprit.

— Tu es ailleurs, nota Jax en s'asseyant en face d'elle. Depuis hier soir, tu agis comme si tu avais vu un fantôme. Ou pire.

Elya releva la tête, un sourire forcé aux lèvres.

— C'est juste le contrecoup de la patrouille. Le froid, la brume... ça joue des tours à l'esprit.

— C'était plus qu'une brume, Elya. On t'a perdue de vue pendant trois minutes. J'ai cru que l'Ombre t'avait bouffée. Qu'est-ce qui s'est passé là-bas ?

Elle aurait pu lui dire. Elle aurait dû lui dire. "J'ai rencontré un monstre, et il m'a touchée, et il m'a donné rendez-vous." Mais les mots restèrent bloqués dans sa gorge. Dire la vérité, c'était rendre la chose réelle. Et si c'était réel, alors elle était en danger. Pas le danger de mourir, mais celui de changer.

— Rien, mentit-elle, le cœur battant à tout rompre. J'ai juste trébuché. J'ai eu un moment de désorientation.

Jax plissa les yeux, pas tout à fait convaincu.

— Fais gaffe. Ces créatures... elles ne tuent pas seulement le corps. Elles s'insinuent sous la peau. Elles te font croire qu'il y a quelque chose d'humain en elles pour mieux t'aspirer la moelle.

Elya sentit un frisson parcourir sa colonne vertébrale. \*S'insinuer sous la peau.\* C'était exactement ça. Kael n'avait pas besoin d'une arme. Il s'était installé dans ses pensées, un passager clandestin qui prenait toute la place.

— Je sais ce que je fais, Jax. Je suis une scientifique, pas une gamine romantique.

— Alors pourquoi tu trembles ?

Elle posa brusquement sa tasse.

— Il fait froid dans ce module, c'est tout. Je vais retourner au labo.

Elle s'enfuya presque. En marchant dans les couloirs de métal blanc, elle détestait tout ce qu'elle voyait. La propreté, l'ordre, la sécurité. Tout cela lui semblait soudainement fade, sans saveur. C'était une prison dorée. Dehors, il y avait l'orage. Dehors, il y avait le cuir et l'ozone.

Elle consulta sa montre. Treize heures avant minuit. Treize heures à tenir avant que le Signal ne s'allume, avant que la frontière ne devienne poreuse.

\*\*\*

Kael n'avait pas bougé de son perchoir. Il ne mangeait pas, ne dormait pas. Les êtres de l'Ombre se nourrissaient d'émotions et de conflit, et il était en train de faire un festin.

Il détestait cette faiblesse. Il se détestait pour avoir laissé cette fille, cette créature de verre, briser sa discipline. Pourquoi était-il fasciné ? Était-ce la façon dont son sang pulsait dans son cou quand il l'avait tenue ? Était-ce le fait qu'elle n'avait pas baissé les yeux ?

Il se remémora le moment où il avait lâché son poignet. L'absence de contact avait été comme une brûlure de froid. Un vide soudain.

— Elle ne reviendra pas, murmura-t-il pour lui-même, sa voix se perdant dans le vent des Terres d'Ombre. Elle est trop intelligente. Trop fragile.

Mais au fond de lui, une partie plus ancienne, plus sauvage, savait qu'il mentait. Il l'avait marquée. Pas avec du sang, mais avec une promesse. Et dans ce monde de

désolation, une promesse était la chose la plus addictive qui soit.

\*\*\*

Le soir tomba, et avec lui, l'agitation d'Elya devint insupportable. Elle avait préparé son sac machinalement : une lampe de poche, un scanner, un couteau de survie. Des outils de scientifique. Des excuses.

Elle se glissa hors de sa cabine alors que le campement sombrait dans le sommeil surveillé. Le vent hurlait contre les parois de titane, mais elle ne l'entendait pas. Elle n'entendait que l'appel du Signal.

Arrivée à la limite du périmètre, là où le projecteur de minuit commençait à balayer le ciel de son faisceau violet, elle s'arrêta. Ses poumons brûlaient. Elle avait peur. Une peur viscérale, animale.

Mais l'envie était plus forte. L'envie de voir si l'ambre de ses yeux brillerait dans le noir. L'envie de sentir à nouveau cette décharge électrique qui l'avait fait se sentir plus vivante en trois minutes que pendant ses vingt-quatre années d'existence.

Elle franchit la ligne.

Le froid la saisit immédiatement, mais elle ne recula pas. Elle marcha vers les ténèbres, vers le Signal de Minuit.

— Tu es en retard, dit une voix sombre, émergeant de nulle part juste derrière son épaule.

Elya ne sursauta pas cette fois. Elle se retourna lentement. Kael était là, plus imposant encore que dans son souvenir, ses cheveux noirs se confondant avec la nuit. Il n'avait pas bougé de l'endroit exact où il l'avait laissée.

— J'avais des choses à régler, répliqua-t-elle, retrouvant ce ton piquant qui semblait l'amuser. Et toi ? Tu m'attendais ?

Un demi-sourire, cruel et fascinant, étira les lèvres du guerrier de l'Ombre. Il s'approcha d'elle, brisant l'espace personnel qu'elle tentait désespérément de maintenir.

— Je voulais voir si tu étais aussi courageuse que tu en avais l'air, ou si tu n'étais qu'une autre proie qui se cache derrière ses lumières.

Il leva une main et, cette fois, il ne lui saisit pas le poignet. Il laissa simplement ses doigts effleurer la joue d'Elya. Le contact fut électrique. Elle ferma les yeux, sa tête basculant légèrement vers sa main, cherchant malgré elle cette chaleur interdite.

— Et alors ? souffla-t-elle.

— Alors, dit-il en se penchant vers son oreille, son souffle froid faisant frissonner chaque pore de sa peau, je crois que nous sommes tous les deux perdus, Elya.

L'obsession n'était plus naissante. Elle venait d'éclorre, sombre et magnifique, au cœur du Signal de Minuit.

# Chapitre 3

## Le Premier Contact

**\*\*CHAPITRE : LE PREMIER CONTACT\*\***

Le vent de minuit hurlait entre les grat-ciels d'acier noir, portant avec lui l'odeur métallique de la pluie imminente et le bourdonnement lointain des générateurs de la Cité Haute. Elya se tenait sur le toit-terrasse de l'Ancien Observatoire, un endroit que le monde avait oublié, mais que les ombres, elles, semblaient chérir.

Elle n'aurait pas dû être là. Chaque fibre de son instinct de survie lui hurlait de faire demi-tour, de regagner la sécurité stérile des quartiers de lumière. Mais son corps ne l'écoutait plus. Depuis qu'il avait posé ses doigts sur sa joue, une heure plus tôt, elle n'était plus qu'un circuit imprimé en proie à un court-circuit permanent.

Il n'y eut aucun bruit de pas. Pas de froissement de cape, pas de souffle. Simplement une présence. Une densité soudaine dans l'air derrière elle qui fit se dresser les fins duvets sur sa nuque.

— Tu as le goût du risque, Elya. Ou alors, tu es plus désespérée que je ne le pensais.

La voix du guerrier de l'Ombre était un murmure de velours et de gravier, une caresse qui semblait gratter directement contre ses os. Elle se retourna lentement, refusant de lui montrer que son cœur frappait contre ses côtes comme un oiseau en cage.

Il était là, fondu dans l'obscurité. Sa silhouette était une découpe plus noire que la nuit elle-même. Ses yeux, en revanche, brûlaient d'un éclat froid, une lueur de prédateur qui a enfin acculé sa proie.

— Je ne suis pas désespérée, répliqua-t-elle, sa voix plus assurée qu'elle ne le pensait. Je suis curieuse. Il paraît que c'est un défaut mortel chez nous.

Il fit un pas. Puis deux. L'espace entre eux s'évapora. Elya sentit l'odeur qui émanait de lui : un mélange enivrant de cuir froid, de bois de santal et de quelque chose d'indéfinissable, d'orangeux, comme l'ozone juste avant que la foudre ne frappe. C'était une odeur de danger. Une odeur qui lui donnait envie de fuir et de se jeter dans ses bras simultanément.

— La curiosité est un luxe que seuls les inconscients s'offrent, dit-il en s'arrêtant à quelques centimètres d'elle.

Il était si grand qu'elle devait renverser la tête pour croiser son regard. La tension physique était une entité vivante, un troisième acteur dans ce drame nocturne. Elya pouvait sentir la chaleur irradiant de son corps malgré l'armure sombre, un contraste violent avec l'air glacial du sommet.

— Et toi ? Pourquoi es-tu là ? demanda-t-elle, le défi brillant dans ses prunelles sombres. Pour me tuer ? Ou pour finir ce que tu as commencé ?

Un silence lourd s'installa, seulement troublé par le sifflement du vent. Il ne répondit pas tout de suite. Il se contenta de l'étudier, ses yeux parcourant son visage avec une lenteur indécente. Il s'arrêta sur ses lèvres, et Elya sentit un frisson électrique parcourir sa colonne vertébrale. Elle humecta inconsciemment sa lèvre inférieure, et elle vit les pupilles du guerrier se dilater jusqu'à manger l'iris.

— Tu joues avec le feu, murmura-t-il. Et tu espères que je vais te brûler.

Il leva une main, gantée de cuir souple. Cette fois, il ne l'effleura pas. Il saisit sa mâchoire, non pas avec violence, mais avec une fermeté possessive qui lui coupa le

souffle. Son pouce caressa le coin de sa bouche, une invasion délibérée de son espace personnel.

— Tu es une anomalie, continua-t-il, sa voix descendant d'un octave. Dans mon monde, les filles comme toi ne sont que des ombres qui s'effacent. Mais toi... tu brilles d'une lumière qui m'agresse.

— Alors éteins-moi, souffla-t-elle, un demi-sourire provocateur étirant ses lèvres malgré le tremblement de ses mains. Si tu en es capable.

L'hostilité qui les séparait depuis leur première rencontre muta brusquement. Ce n'était plus deux ennemis qui se faisaient face, mais deux pôles magnétiques s'attirant irrésistiblement. Le guerrier de l'Ombre réduisit encore la distance, si près qu'Elya sentait le cuir de son plastron contre sa poitrine, le rythme erratique de son propre cœur se calquant sur la cadence sourde et puissante du sien.

Il pencha la tête, son nez frôlant le sien.

— Tu crois que c'est un jeu ? Tu n'as aucune idée de ce que je pourrais te faire, Elya. De ce que je *\*veux\** te faire.

— Alors montre-moi, répliqua-t-elle dans un souffle. Moins de mots, plus de preuves.

Le défi fut la goutte d'eau. Dans un mouvement fluide, presque trop rapide pour l'œil humain, il la plaqua contre le parapet de pierre de l'observatoire. Le choc fut sourd, mais la douleur fut immédiatement balayée par l'afflux d'adrénaline. Il était sur elle, ses mains de chaque côté de son visage, l'emprisonnant dans un cocon de muscles et d'obscurité.

L'air entre leurs lèvres était devenu si chaud qu'il semblait s'enflammer. Elya sentit la main du guerrier glisser de sa mâchoire pour s'enrouler autour de sa nuque, ses doigts

s'immisçant dans ses cheveux, tirant légèrement pour l'obliger à exposer sa gorge. C'était une position de soumission, et pourtant, elle ne s'était jamais sentie aussi puissante.

— Je devrais te briser, grogna-t-il contre sa peau, juste sous l'oreille. Je devrais te laisser ici et t'oublier.

— Mais tu ne le feras pas.

— Non, admit-il, sa voix brisée. Je ne le ferai pas.

Il ancrâ son regard dans le sien, et pendant une seconde éternelle, Elya vit tout : la solitude, la rage, et cette faim dévorante qui faisait écho à la sienne. L'attraction n'était plus une simple étincelle ; c'était un incendie de forêt, sauvage et indomptable.

Sans prévenir, il réduisit les derniers millimètres. Le baiser ne fut pas tendre. C'était un choc de dents, un mélange de fureur et de besoin pur. Il avait le goût de la menthe glaciale et de la tempête. Elya répondit avec une ferveur égale, ses mains remontant le long de ses bras puissants pour s'agripper à ses épaules, cherchant à s'ancrer alors que le monde autour d'elle vacillait.

C'était une lutte pour la domination, un dialogue sans paroles où chaque mouvement de langue, chaque pression des lèvres racontait une histoire de trahison et de désir interdit. Les doigts du guerrier se resserrèrent sur sa nuque, son corps la pressant de plus en plus fort contre la pierre, comme s'il essayait de la fusionner avec lui, de l'absorber dans son ombre.

Lorsqu'ils se séparèrent enfin, haletants, leurs souffles se mélangeant en petits nuages blancs dans l'air froid, le silence n'était plus hostile. Il était chargé d'une promesse sombre.

Il recula d'un pas, ses yeux brûlant d'une intensité nouvelle. Ses lèvres étaient rouges, son armure froissée par les mains d'Elya. Il retrouva en une seconde son masque d'impassibilité, mais son regard le trahissait.

— Le Signal de Minuit a retenti, Elya, dit-il, sa voix redevenue calme, mais d'un calme de prédateur avant l'assaut. Tu as franchi une ligne dont on ne revient pas.

Elle remit de l'ordre dans ses cheveux d'un geste tremblant, mais son regard ne baissa pas d'un millimètre.

— Je n'ai jamais eu l'intention de revenir en arrière.

Un coin de sa bouche se souleva, un sourire qui n'avait rien d'humain et tout d'un ange déchu.

— Alors prépare-toi. Parce que la prochaine fois que nos chemins se croisent, je ne serai pas aussi clément.

Il fit un pas en arrière et, comme s'il n'avait jamais été qu'une illusion née de la fièvre de la nuit, il bascula par-dessus le parapet. Elya se précipita au bord, le cœur battant à tout rompre, mais il n'y avait rien. Seulement le vide, les lumières de la ville en contrebas et le bruit de la pluie qui commençait enfin à tomber, lavant le toit de leur secret.

Elle toucha ses lèvres du bout des doigts. Elles brûlaient encore.

L'obsession n'était plus seulement une fleur sombre. C'était un poison délicieux qui coulait désormais dans ses veines, et elle savait, avec une certitude terrifiante, qu'elle en redemanderait jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien d'elle.

Le Signal de Minuit ne faisait que commencer.

# Chapitre 4

## Le Mur du Doute

**\*\*CHAPITRE : LE MUR DU DOUTE\*\***

La pluie n'était pas un baptême. C'était une dénonciation.

Elya resta figée au bord du parapet, les doigts encore pressés contre ses lèvres, là où la brûlure de sa présence persistait comme une marque au fer rouge. En bas, la ville de Veridia s'étalait, une mer de néons flous et de métal mouillé, mais Julian — s'il s'appelait vraiment ainsi ce soir — s'était évaporé. Il n'avait pas sauté ; il s'était simplement fondu dans l'obscurité, lui laissant pour seul héritage un vertige qui n'avait rien à voir avec la hauteur.

Elle frissonna. L'adrénaline, ce carburant toxique qui l'avait portée jusqu'ici, reflua brutalement, laissant place à une réalité glaciale. L'eau s'infiltrait sous le col de son trench-coat en cuir, collant sa chemise de soie à sa peau comme une seconde main importune.

— Merde, souffla-t-elle.

Sa propre voix lui parut étrangère, plus rauque, plus brisée. Elle ne pouvait pas rester là. Elle n'était pas une héroïne de film noir ; elle était une infiltrée du Conseil des Sept, et elle venait de laisser l'ennemi public numéro un lui voler bien plus que des informations. Il lui avait volé sa certitude.

\*\*\*

Le retour au Quartier Général fut une descente aux enfers silencieuse. Les couloirs de verre et d'acier du QG étaient baignés d'une lumière bleutée, aseptisée, qui semblait vouloir traquer la moindre trace de poussière ou de péché sur ses vêtements.

Elya passa devant le scanner rétinien. Un bip sec. La porte du bureau de Marcus s'ouvrit.

Marcus était l'antithèse du chaos de la nuit. Propre, prévisible, sentant le papier glacé et le café froid. Il ne leva pas les yeux de ses écrans, mais sa voix tomba comme un couperet.

— Tu as deux heures de retard, Elya. Et tu es trempée.

Elle s'appuya contre le cadre de la porte, feignant une nonchalance qu'elle ne possédait plus. Son cœur cognait encore contre ses côtes, un métronome détraqué.

— Le signal a été intercepté plus tôt que prévu. J'ai dû improviser.

Marcus pivota enfin sur son fauteuil. Ses yeux gris, dépourvus de toute chaleur, l'analysèrent comme un spécimen de laboratoire.

— Improviser ? Ou te laisser distraire ? On nous rapporte que le "Fantôme" a été vu sur les toits du secteur 4. Tu y étais.

L'odeur de la pluie sur le cuir d'Elya se mélangea à l'odeur de l'ozone des serveurs informatiques. Elle sentit une goutte d'eau glisser le long de sa colonne vertébrale. Elle repensa au sourire de Julian. \*Un sourire d'ange déchu.\*

— Je l'ai manqué de peu, mentit-elle, la gorge nouée par une culpabilité acide.

— Vraiment ? Parce que ton traceur biométrique indique une accélération cardiaque

compatible avec une lutte... ou une étreinte.

Le silence qui suivit fut une lame tranchante. Elya ne cilla pas, mais à l'intérieur, le mur commençait à se fissurer. Elle se rappela son serment. La loyauté au Conseil. L'allégeance à l'Ordre. Julian représentait tout ce qu'elle devait détruire : l'anarchie, le secret, la rébellion. Il était le Signal de Minuit, celui qui voulait réveiller la ville par le feu.

— Il est dangereux, Marcus. Je le sais.

— Alors pourquoi as-tu l'air d'une femme qui vient de voir un miracle plutôt qu'une menace ?

Marcus se leva, s'approchant d'elle. Il représentait la sécurité, la structure, mais pour la première fois, Elya trouva sa proximité étouffante. Il sentait le vide. Julian, lui, sentait le tabac blond, la pluie et un parfum métallique de danger.

— Va te changer, ordonna Marcus. Et n'oublie pas qui tu sers. Le Conseil n'accepte pas les cœurs partagés.

\*\*\*

Elya s'enferma dans son appartement de fonction, un cube minimaliste à la vue imprenable sur les bas-fonds. Elle ne doucha pas tout de suite. Elle s'assit sur le sol, le dos contre la porte, et sortit de sa poche un petit objet qu'elle n'avait pas mentionné à Marcus.

Une pièce d'argent. Ancienne. Frappée du sceau des Insurgés.

Julian la lui avait glissée dans la main lors de leur dernier frôlement, un geste si leste qu'elle ne l'avait réalisé qu'une fois seule. Ce n'était pas un cadeau. C'était un rappel.

Une preuve de sa trahison silencieuse.

\*« Je ne serai pas aussi clément la prochaine fois. »\*

Ses mots tournaient en boucle dans son esprit. Était-ce une menace ou une promesse ? La méfiance commença à s'insinuer en elle comme un venin lent. Et s'il l'utilisait ? Bien sûr qu'il l'utilisait. Il connaissait son allégeance. Il savait qu'elle portait l'insigne du Conseil. Ce baiser, cette tension électrique sur le toit... ce n'était qu'une arme de plus dans son arsenal. Une manière de briser ses défenses de l'intérieur.

Elle se sentit soudain sale. Non pas de la pluie ou de la boue, mais de cette faiblesse. Elle avait laissé un terroriste franchir la seule barrière qui comptait : son intégrité.

Elle se leva et s'approcha du miroir de la salle de bain. La vapeur de la douche qu'elle venait de lancer commençait à troubler son reflet. Elle passa la main sur la glace.

— Tu es une arme, Elya, murmura-t-elle à son image. Pas une proie.

Pourtant, en fermant les yeux, elle revit ses yeux à lui. Il y avait une vérité dans son regard que le Conseil n'avait jamais offerte. Une vérité sauvage, effrayante.

\*\*\*

Trois heures plus tard, elle recevait une notification sur son terminal privé. Un canal crypté que personne, pas même Marcus, ne pouvait tracer.

\*« Le Mur du Doute est haut, Elya. Mais il suffit d'une fissure pour que tout s'écroule. Rejoins-moi là où la lumière se meurt. »\*

Son sang ne fit qu'un tour. Il était dans son système. Il savait comment la contacter. La méfiance luttait contre une curiosité dévorante. Était-ce un piège ? Probablement.

Allait-elle y aller ? La question ne se posait même pas.

Elle s'habilla de noir, dissimulant son arme dans l'étui à sa cuisse. Chaque geste était précis, froid. Mais alors qu'elle vérifiait le chargeur de son pistolet, ses doigts tremblèrent imperceptiblement.

Elle se rappela le visage de son père, haut dignitaire du Conseil, et ses paroles : \*« Le doute est la porte par laquelle l'ennemi s'introduit. Une fois ouverte, on ne peut plus jamais la refermer. »\*

Elya sortit par la fenêtre de service, évitant les caméras de surveillance. Elle se déplaçait dans l'ombre comme une panthère, mais son esprit était un champ de bataille. Elle détestait Julian pour ce qu'il lui faisait ressentir : cette incertitude, ce tiraillement entre son devoir et ce désir animal, viscéral, de comprendre ce qu'il cherchait vraiment.

Le point de rencontre était une ancienne église désaffectée, à la lisière du Secteur Oublié. Là où les néons de la ville ne parvenaient plus, laissant place à une obscurité épaisse, presque palpable.

Elle entra, son arme au poing. L'air sentait l'encens rance et la poussière.

— Je sais que tu es là, lança-t-elle, sa voix ricochant contre les vitraux brisés.

— Pose ça, Elya. On ne tire pas sur un miroir.

Julian émergea de derrière une colonne de pierre. Il ne portait plus son masque. Ses traits étaient fatigués, presque humains sous la lumière chancelante d'une bougie unique. Il fit un pas vers elle, mais elle recula, le bras tendu, le viseur aligné sur son plexus.

— Ne fais pas un pas de plus, ordonna-t-elle. Tu m’as piégée sur ce toit. Tu as joué avec moi.

Il s’arrêta, un sourire triste aux lèvres.

— J’ai joué ? C’est toi qui portes l’uniforme de ceux qui affament cette ville, Elya. C’est toi qui as choisi ton camp bien avant que nos lèvres ne se touchent.

— Mon camp protège les gens !

— Ton camp protège ses privilèges, cracha-t-il avec une soudaine violence. Regarde autour de toi. Ce mur entre nous, ce n’est pas moi qui l’ai construit. C’est ta culpabilité. Tu sais au fond de toi que je n’ai pas menti.

— Tu es un assassin, Julian.

— Et toi, tu es une menteuse. Tu te mens à toi-même chaque matin en te regardant dans le miroir.

La tension était telle que l’air semblait sur le point d’exploser. Elya sentait la sueur perler sur sa tempe. Elle voulait presser la détente. Elle voulait en finir avec ce tourment, avec cette attraction qui l’insultait. Mais son doigt restait immobile.

Julian fit un pas de plus, ignorant délibérément l’arme. Il arriva à quelques centimètres du canon, jusqu’à ce que le métal froid touche son torse, juste au-dessus de son cœur.

— Allez-y, murmura-t-il, sa voix redescendant dans un registre de velours dangereux. Tire. Tue le doute. Redeveins la parfaite petite soldate.

Leurs regards s’entrechoquèrent. Dans les yeux de Julian, elle vit un défi, mais aussi

une solitude qui fit écho à la sienne. La barrière émotionnelle qu'elle avait érigée en quittant le QG commença à vaciller. Elle sentait la chaleur de son corps, l'odeur de sa peau, ce mélange de pluie et de révolte.

— Je te déteste, souffla-t-elle.

— Je sais.

Il posa sa main sur la sienne, celle qui tenait l'arme. Ses doigts étaient chauds, fermes. Il ne chercha pas à la désarmer. Il guida simplement le pistolet pour qu'il s'écarte de son cœur.

— Le Signal de Minuit va retentir, Elya. Et quand ce sera le cas, ton Conseil te demandera de choisir. Pas entre eux et moi. Mais entre la vérité et le confort de tes chaînes.

Il se rapprocha encore, son souffle effleurant son oreille.

— D'ici là, méfie-toi de tes amis. Ils savent déjà que tu as goûté au poison.

Il recula lentement dans l'ombre, ses yeux ne la quittant pas une seconde. Elya resta seule dans la nef silencieuse, son arme ballante au bout de son bras. Le mur du doute n'était plus seulement une barrière. C'était devenu sa prison.

Elle regarda la pièce d'argent dans sa main gauche. Elle brillait d'un éclat sinistre.

La réalité l'avait rattrapée, oui. Mais la réalité n'était plus une ligne droite. C'était un labyrinthe de miroirs, et chaque pas qu'elle faisait désormais la rapprochait un peu plus de sa propre destruction.

Le Signal de Minuit n'était plus un cri lointain. C'était le battement de son propre

cœur.

# Chapitre 5

## La Confiance Fragile

### CHAPITRE : LA CONFIANCE FRAGILE

L'écho des bottes sur le pavé gelé déchira le silence de la nef avant même qu'Elya n'ait pu reprendre son souffle. Les faisceaux des lampes à éther balayèrent les vitraux, projetant des ombres déformées, comme des doigts de géants cherchant à la saisir.

— La Garde... murmura-t-elle.

Le métal de la pièce d'argent lui brûlait la paume. Un éclat froid, presque vivant. Elle s'apprêtait à fuir vers la sacristie quand une main gantée de cuir se plaqua sur sa bouche. Elle sursauta, le cœur manquant un battement, et l'odeur de l'homme l'envahit : un mélange âpre de tabac froid, de pluie et de quelque chose de plus métallique, comme l'odeur de la foudre avant l'orage.

— Ne tire pas, siffla-t-il contre son oreille. Ou on sera tous les deux morts avant le prochain battement de ton cœur.

C'était lui. L'homme de l'ombre. Silas.

Il ne l'attendit pas pour l'entraîner derrière un pilier massif. À quelques mètres, les lourdes portes de la cathédrale s'ouvrirent avec un gémissement de ferraille. La lumière crue des patrouilleurs du Conseil inonda l'allée centrale.

— Ils sont là pour toi, Elya, chuchota Silas. Tu as le choix : rester ici et leur expliquer

pourquoi tu tiens une pièce du Signal, ou me suivre par les catacombes.

Elya sentit l'adrénaline picoter le bout de ses doigts. Le pistolet pesait une tonne à sa ceinture. Elle détestait dépendre de lui, ce paria, cet homme qui venait de briser ses certitudes en une poignée de secondes. Mais le bruit des verrous qu'on actionnait dans la nef ne lui laissait aucune alternative.

— Si tu me trahis, je te loge une balle entre les deux yeux, cracha-t-elle dans un souffle.

Il laissa échapper un rire sans joie, une vibration sourde qu'elle sentit contre son propre dos.

— C'est ça que j'aime chez toi, Elya. Ton optimisme.

\*\*\*

Le souterrain était un boyau étroit, saturé d'une humidité poisseuse qui collait aux vêtements. Ils progressaient dans un noir presque total, guidés seulement par le frôlement de leurs épaules contre la pierre brute. Elya percevait chaque mouvement de Silas : le rythme irrégulier de sa respiration, le froissement de son manteau de cuir, et cette tension électrique qui semblait émaner de lui.

Soudain, Silas trébucha. Un grognement étouffé lui échappa.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle, la main sur la crosse de son arme par réflexe.

— Rien. Continue.

Elle sentit l'odeur avant de voir quoi que ce soit. Une odeur de cuivre, chaude et écœurante. Le sang. Elle l'attrapa par le bras, le forçant à s'arrêter dans une petite alcôve où suintait une lueur blafarde venant d'une grille d'aération haut placée.

— Tu es blessé.

— C'est juste une éraflure de leur dernière descente, mentit-il.

Elle ne l'écoula pas. Elle le poussa contre le mur humide. Le contraste était frappant : elle, dans son uniforme impeccable du Conseil, et lui, cette silhouette déguenillée et pourtant si magnétique. Elle ouvrit son manteau. Sous la chemise sombre, le flanc gauche était poisseux. Une plaie longue, profonde, infligée par une lame énergétique.

— Les "amis" dont tu parlais, dit-elle en sortant un mouchoir de soie de sa poche, ils ne font pas de cadeaux.

— Ce sont tes collègues, Elya. Ne l'oublie pas.

Elle commença à tamponner la plaie. Il tressaillit, ses muscles se contractant sous ses doigts. La proximité était troublante. Elle voyait maintenant les détails de son visage : la cicatrice fine qui barrait son sourcil, l'éclat sombre de ses pupilles qui semblaient lire en elle comme dans un livre ouvert.

— Pourquoi tu fais ça ? demanda-t-il, sa voix s'adoucissant. Tu pourrais me laisser crever ici. Tu serais à nouveau la petite soldate parfaite.

— Parce que je veux la vérité, répliqua-t-elle sans lever les yeux. Et les morts ne parlent pas beaucoup.

Elle pressa le tissu sur la chair entamée. Silas lâcha un juron entre ses dents serrées, puis sa main se referma sur le poignet d'Elya. Pas pour l'arrêter, mais pour stabiliser son propre tremblement. Sa peau était brûlante.

— La vérité est un poison, Elya. Une fois que tu y goûtes, le confort de tes

mensonges te paraîtra fade. Tu vois cette cicatrice ?

Il désigna une marque sur son torse, juste au-dessus du cœur. Un sigle brûlé, celui du Conseil, mais barré d'une croix de fer.

— Ils ne me l'ont pas donnée parce que j'étais un criminel. Ils me l'ont donnée parce que j'ai posé la mauvaise question lors de l'Inauguration. Mon père était l'un des fondateurs. Ils l'ont effacé de l'histoire comme on essuie une tache de vin sur une nappe.

Elya sentit un frisson courir le long de sa colonne vertébrale. Elle avait toujours appris que les "Effacés" étaient des traîtres à la patrie, des ombres sans visage. Voir cette marque sur lui, sentir la détresse contenue dans son bras qui serrait le sien, c'était comme si le sol se dérobaît sous ses pieds.

— Je pensais... on nous a dit qu'ils protégeaient l'ordre, murmura-t-elle.

— L'ordre n'est que le nom qu'ils donnent à leur silence.

Il relâcha sa prise, mais ne recula pas. Au contraire, il se rapprocha, brisant cette barrière invisible qu'elle tentait de maintenir. Leurs souffles se mêlèrent dans l'air froid du tunnel.

— Et toi, Elya ? Pourquoi tes yeux sont-ils si tristes quand tu regardes ton insigne ? Qu'est-ce qu'ils t'ont pris pour que tu deviennes cette machine de guerre ?

La question la frappa de plein fouet. Elle repensa à sa sœur, disparue lors d'un "transfert administratif" dont personne n'avait plus jamais reparlé. Elle repensa aux nuits passées à fixer le plafond, le cœur vide, avec cette sensation lancinante qu'il manquait une pièce au puzzle de sa vie.

— Ils ne m’ont rien pris, mentit-elle, la voix tremblante.

— Tes yeux disent le contraire.

Il leva une main hésitante, ses doigts effleurant la joue d’Elya. Le contact était léger, presque une illusion, mais il brûla comme un fer rouge. C’était la première fois depuis des années qu’on la touchait sans intention de la soumettre ou de l’entraîner. C’était un geste de reconnaissance. D’égal à égal.

— On est les deux faces d’une même pièce maudite, Elya, souffla-t-il.

Un bruit de ferraille résonna plus haut, dans les conduits. La patrouille se rapprochait. L’instant de vulnérabilité vola en éclats, remplacé par l’urgence brutale.

— Il faut bouger, dit Silas en se redressant avec difficulté, grimaçant de douleur.

Elya l’aida à se lever, passant son bras sous le sien pour le soutenir. Le contact de son corps massif contre le sien n’était plus une menace, mais une nécessité. Elle sentait la chaleur de son flanc contre sa hanche, le rythme de leur marche désaccordée qui finissait par trouver une cadence commune.

— On va où ? demanda-t-elle.

— Dans un endroit où le Conseil n’ose pas regarder. Là où le Signal n’est pas un crime, mais un espoir.

Alors qu’ils s’enfonçaient plus profondément dans les entrailles de la ville, Elya jeta un dernier regard vers la grille de sortie qu’ils venaient de dépasser. La lumière de la ville, là-haut, lui semblait désormais artificielle, presque factice.

Elle ne savait pas si elle pouvait lui faire confiance. Elle savait encore moins si elle

pouvait se faire confiance à elle-même. Mais alors que ses doigts se resserraient sur le bras de Silas pour l'empêcher de trébucher, elle comprit une chose essentielle.

La prison n'était pas les murs de pierre qui les entouraient. La prison, c'était l'ignorance. Et pour la première fois de sa vie, elle venait d'en trouver la clé, même si cette clé était tachée de sang et d'incertitude.

— Silas ? dit-elle alors qu'ils atteignaient une porte en fer rouillé.

Il se tourna vers elle, le visage pâle mais le regard plus brillant que jamais.

— Si tu me mens... je ne te raterai pas.

Il esquissa un demi-sourire, un éclair de défi et de respect mêlés.

— Je n'en attends pas moins de toi, Elya. Bienvenue dans la réalité.

Il poussa la porte. Derrière, ce n'était pas l'obscurité, mais une lueur rougeoyante, sourde, comme un cœur qui bat. Le Signal de Minuit était proche. Et cette fois, elle ne se contenterait pas de l'écouter. Elle allait en devenir l'écho.

# Chapitre 6

## Le Premier Baiser

### CHAPITRE : Le Premier Baiser

La pièce ne ressemblait à rien de ce qu'Elya avait imaginé. Ce n'était pas un poste de commandement froid, ni une salle de machines austère. C'était une cathédrale de métal et de verre dépoli, baignée dans une luminescence écarlate qui semblait pulser au rythme de ses propres tempes. Au centre, une immense sphère de cuivre noir suspendue par des chaînes épaisses vibrait, émettant ce bourdonnement sourd, cette fréquence qui, depuis des siècles, dictait le couvre-feu de leurs vies.

Le Signal de Minuit.

L'air y était saturé d'ozone et d'une odeur plus organique, quelque chose comme du cuir chauffé et de la sève de pin. Elya sentit ses poils s'hérissier sur ses bras. Chaque battement de la sphère envoyait une onde de choc minuscule à travers le sol, remontant dans ses bottes, jusque dans sa colonne vertébrale.

Silas lâcha son bras pour s'appuyer contre un pilier de fer. Il était livide, la coupure à son arcade sourcilière perlant une goutte de sang sombre qui contrastait avec l'éclat de ses yeux. Dans ce rouge ambiant, il ne ressemblait plus à l'ennemi juré, au paria du clan adverse que ses parents lui avaient appris à haïr. Il ressemblait à une vérité brutale.

— C'est donc ça, murmura Elya, sa voix étouffée par le vrombissement de la sphère. Le grand secret. Une horloge qui saigne ?

Silas laissa échapper un rire rauque, un son qui racla le fond de sa gorge.

— Ce n'est pas une horloge, Elya. C'est un diapason. Il n'indique pas l'heure, il l'impose. Il impose la peur, le silence... et la soumission de nos deux clans. On nous fait croire qu'on se bat pour des territoires, mais on se bat pour savoir qui aura le privilège d'être l'esclave de cette chose.

Il fit un pas vers elle, chancelant légèrement. Elya ne recula pas. Au contraire, elle avança, ses sens en alerte, captant chaque détail : le froissement de sa veste en toile, le sifflement de sa respiration courte, l'éclat de défi dans son regard argenté.

— Tu m'as emmenée ici pour que je la détruise ? demanda-t-elle, ses doigts effleurant la dague à sa ceinture.

— Je t'ai emmenée ici pour que tu \*choisisses\*, rectifia-t-il. Parce que personne d'autre n'en est capable. Pas avec ce feu que tu as dans le ventre.

La tension entre eux n'était plus seulement faite de méfiance. C'était une électricité statique, une corde tendue à rompre qui vibrait à la même fréquence que le Signal. Elya sentait la chaleur de Silas irradier malgré le froid de la pièce. Elle pouvait voir le battement de son pouls dans son cou, un rythme rapide, désordonné, qui répondait au sien.

Elle tendit une main hésitante. Elle ne voulait pas vérifier s'il était réel — elle le savait — elle voulait sentir cette frontière, cette ligne rouge qu'ils s'apprêtaient tous deux à franchir. Ses doigts rencontrèrent le revers de son col, là où le tissu était rêche et imprégné de l'odeur de la pluie de la nuit.

— Ils nous tueront, dit-elle, presque dans un souffle. Mon père, tes frères... ils ne verront pas ça comme une libération. Ils verront ça comme une trahison.

Silas réduisit l'espace entre eux. Il était si près maintenant qu'elle pouvait voir les éclats d'or dans ses iris gris. Sa main, large et calleuse, vint se poser sur la joue d'Elya. Son pouce caressa doucement l'os de sa pommette, un geste d'une tendresse si anachronique dans ce lieu de métal et de mort qu'il lui fit monter les larmes aux yeux.

— On est déjà morts, Elya, murmura-t-il. Depuis le moment où on a cessé d'obéir. Autant finir en beauté, non ?

— Tu parles trop, Silas.

Il esquissa un sourire en coin, ce demi-sourire arrogant qui l'agaçait tant et qui, pourtant, la faisait se sentir plus vivante que jamais.

— Fais-moi taire, alors.

L'invitation n'était pas un défi. C'était une supplique masquée par l'orgueil.

Elya ferma les yeux et plongea.

Quand leurs lèvres se rencontrèrent, ce ne fut pas le baiser délicat des contes qu'on racontait aux enfants pour les endormir. Ce fut une collision. Un choc frontal. C'était le goût du fer et du sel, l'urgence de deux êtres qui savent que le monde peut s'écrouler à la seconde suivante.

Le Signal de Minuit sembla hurler en réponse. Une onde de choc plus violente que les autres fit trembler les murs, mais Elya ne s'en souciait pas. Elle était ancrée à lui. Ses mains s'étaient nouées dans les cheveux de Silas, le tirant vers elle avec une force qu'elle ne soupçonnait pas, tandis qu'il l'encerclait de ses bras, la soulevant presque de terre.

C'était une explosion sensorielle. Elle sentait la rugosité de sa barbe naissante contre sa peau, la pression de son corps solide contre le sien, la chaleur de son souffle qui se mêlait au sien dans un chaos de désir et de désespoir. Ce baiser goûtait la fin du monde et le début d'autre chose — quelque chose de sauvage, d'interdit, de magnifique.

À cet instant, les clans n'existaient plus. Les siècles de guerre, les cadavres dans les fossés, les lois de sang... tout cela s'évaporait dans la chaleur de cet échange. Ils étaient deux atomes fusionnant au cœur d'un réacteur en train d'exploser.

Silas se détacha d'elle de quelques millimètres, leurs fronts restèrent collés. Ses yeux étaient sombres, dilatés par l'adrénaline et quelque chose de beaucoup plus profond.

— On ne peut plus revenir en arrière, haleta-t-il. Tu le sais ?

Elya sentait son cœur battre contre sa poitrine, un tambour de guerre. Elle regarda la sphère rouge derrière lui, puis ramena ses yeux vers l'homme qui venait de briser toutes ses certitudes. Elle se sentait légère, débarrassée du poids des attentes, de la prison de son nom.

— Le retour en arrière, c'est pour les lâches, répondit-elle d'une voix ferme, ses doigts glissant de son cou pour saisir la poignée de sa dague, mais cette fois avec une intention nouvelle.

Elle ne regardait plus Silas comme un allié de circonstance. Elle le regardait comme sa seule vérité.

— On va faire taire ce Signal, Silas. Et si on doit brûler avec, alors on brûlera ensemble.

Il rit, un rire franc cette fois, et l'embrassa à nouveau, plus brièvement, mais avec une

possession qui scella leur pacte. C'était le point de non-retour. La clé était tournée dans la serrure, et la porte était verrouillée derrière eux.

Sous la lueur rouge sang du Signal de Minuit, deux ennemis venaient de commettre le crime ultime : ils s'étaient reconnus. Et dans un monde bâti sur la haine, rien n'était plus dangereux que deux cœurs qui battaient à l'unisson.

— Prête ? demanda-t-il en dégainant sa propre lame, ses yeux reflétant l'éclat de la sphère.

Elya redressa les épaules, un sourire féroce étirant ses lèvres.

— Plus que jamais.

Le Signal pulsa une dernière fois, un râle mécanique qui semblait presque humain. Le compte à rebours était terminé. La révolution commençait ici, dans ce souffle partagé, dans ce sang mêlé, sous le regard aveugle d'un dieu de métal.

# Chapitre 7

## L'Ivresse du Secret

### CHAPITRE : L'Ivresse du Secret

L'air de la planque sentait la poussière chaude, le métal froid et, de manière plus entêtante, le musc de Silas. C'était un parfum de poudre à canon et de cèdre, une fragrance qui, trois jours plus tôt, aurait déclenché chez Elya un réflexe de survie. Aujourd'hui, c'était l'oxygène qui l'empêchait de s'effondrer.

Ils s'étaient réfugiés dans les entrailles du Secteur 7, un ancien atelier de réparation d'automates, coincé entre deux entrepôts de munitions. Dehors, le monde hurlait. Le Signal de Minuit, bien que momentanément saboté, continuait de cracher ses spasmes de lumière rouge à travers les vitres encrassées, striant les murs de balafres écarlates. Mais ici, dans ce périmètre de quelques mètres carrés, le temps s'était liquéfié.

Elya était assise sur une caisse de fer, observant Silas qui nettoyait sa lame. La lumière de sa lampe de poche, posée au sol, sculptait les angles de son visage, accentuant l'arête de son nez, la courbe de sa mâchoire, l'ombre de ses cils.

— Tu me fixes encore, Elya, dit-il sans lever les yeux, un sourire en coin étirant ses lèvres. C'est pour repérer ma prochaine faille ou parce que tu n'en reviens toujours pas que je sois plus beau que toi ?

— Je cherche l'endroit exact où je vais te poignarder si tu continues d'être aussi arrogant, répliqua-t-elle, la voix éraillée.

Il leva les yeux. Le gris de ses iris n'était plus l'acier tranchant qu'elle avait connu sur

le champ de bataille. C'était une mer calme, un refuge. Il posa son couteau, se leva et s'approcha d'elle. Chaque pas était une déclaration de guerre contre la logique.

Il s'arrêta entre ses genoux, ses mains venant se poser sur les hanches de la jeune femme. Le contact électrique traversa les couches de cuir et de coton. Elya sentit son cœur cogner contre ses côtes, un rythme sauvage, indomptable.

— On est des morts en sursis, murmura-t-il en penchant la tête. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— On n'est pas morts tant qu'on ne s'est pas fait prendre, Silas.

Elle passa ses bras autour de son cou, ses doigts s'emmêlant dans les cheveux courts à sa nuque. L'ivresse n'était pas celle du vin, mais celle du danger partagé. C'était la drogue la plus pure de la création : le secret. Personne ne savait qu'ils étaient là. Personne ne savait que le bourreau et la rebelle partageaient le même souffle, la même boîte de rations froides, le même lit de fortune fait de couvertures militaires volées.

Leur trahison était leur plus beau chef-d'œuvre.

— C'est presque drôle, souffla Elya contre sa peau. Tout le monde te cherche. Le Haut Commandement doit être en train de retourner chaque pierre du Secteur. Ils pensent que tu as été enlevé. Ou exécuté.

Silas rit doucement, un son grave qui vibra jusque dans la poitrine d'Elya.

— Ils ne peuvent pas imaginer que je suis en train de pactiser avec l'ennemie publique numéro un. C'est l'avantage de l'arrogance, Elya. Ils croient que je suis incorruptible. Ils ont oublié que je suis un homme.

Il scella leurs lèvres. Ce n'était pas le baiser désespéré du pacte sous le Signal, c'était

quelque chose de plus lent, de plus exploratoire. C'était le goût de la liberté interdite. Il y avait une urgence sourde, une tension qui ne demandait qu'à exploser, mais ils la maintenaient là, sur le fil du rasoir. Ils jouaient avec le feu comme des enfants qui n'auraient jamais appris que ça brûle.

Ils passèrent les heures suivantes dans une sorte de torpeur euphorique. Ils ne parlaient plus de tactique, de codes d'accès ou de la fin du monde. Ils parlaient de rien. De la façon dont Silas aimait le café trop amer, de la cicatrice qu'Elya portait à l'arcade sourcilière et qu'elle s'était faite en tombant d'un toit à huit ans, bien avant que la guerre ne dévore ses rêves.

C'était une bulle de verre, fragile et transparente.

À un moment, il trouva un vieux transmetteur radio dégingué. Il bidouilla les circuits jusqu'à ce qu'une mélodie grésillante, une relique d'avant le Signal, s'en échappe. Une valse fantomatique.

— Tu sais danser ? demanda-t-il en lui tendant une main, une lueur de défi dans les yeux.

Elya leva un sourcil, sceptique.

— Silas, on est dans un entrepôt clandestin, on est recherchés pour haute trahison et on a probablement douze heures devant nous avant que la milice ne nous localise. Tu veux vraiment danser ?

— Raison de plus, princesse des barricades. Si c'est notre dernière nuit, je refuse de la passer à vérifier mes munitions.

Elle céda. Il la fit tourner entre les caisses de munitions et les établis couverts de graisse. Le contraste était absurde : la grâce de leurs mouvements dans la crasse de leur cachette. Ses mains étaient larges, chaudes, guidant son corps avec une précision

de prédateur devenu protecteur. Elya ferma les yeux, se laissant porter par l'odeur de sa peau, par la cadence de son cœur contre le sien.

Pendant ces instants, le Signal de Minuit n'existait plus. Les ordres, les rangs, les uniformes, tout s'était évaporé. Ils n'étaient plus que deux atomes s'entrechoquant dans le vide.

— Tu penses à quoi ? murmura-t-il à son oreille, son souffle tiède la faisant frissonner.

— À la façon dont tout ça va s'écrouler, répondit-elle honnêtement. L'ivresse finit toujours par une gueule de bois, Silas. Et la nôtre va être sanglante.

Il s'arrêta, son regard plongeant dans le sien avec une intensité qui lui coupa le souffle.

— Alors on boira jusqu'à la lie, Elya. Chaque seconde passée ici est un vol que l'on commet au destin. Et je n'ai jamais autant aimé voler.

Il la souleva sans effort pour l'asseoir sur un établi. Ses mains remontèrent le long de ses cuisses, écartant les pans de sa veste tactique. L'air devint subitement trop dense, trop chargé. La tension, cette corde de violon tendue jusqu'au point de rupture, vibra violemment.

— On devrait dormir, dit-elle, bien que ses mains agrippent ses épaules pour le rapprocher. On a besoin de forces pour demain.

— Demain est un concept abstrait, répondit Silas, sa voix descendant d'une octave. Ici, il n'y a que maintenant.

Il l'embrassa à nouveau, une morsure plus qu'un baiser. C'était leur manière de se battre désormais. Chaque caresse était un acte de rébellion, chaque gémissement

étouffé était un cri de guerre contre le système qui les voulait ennemis. Sous la lumière rouge qui filtrait toujours, leurs corps s'entrelacèrent sur le sol froid, recouverts de vieux manteaux, transformant cette cachette sordide en un palais de fortune.

L'ivresse était totale. Elle oblitérait la peur, le remords, la logique. Ils étaient dans l'œil du cyclone, là où le vent ne souffle pas, ignorant les murs de débris qui tourbillonnaient autour d'eux à une vitesse folle.

Le matin finit par poindre, non pas avec le soleil, mais avec un changement dans la fréquence du Signal. Le bourdonnement mécanique devint plus aigu, plus oppressant.

Elya se réveilla la première, la tête posée sur l'épaule de Silas. Elle l'observa dormir une seconde. Dans le sommeil, son visage perdait de sa dureté militaire. Il avait l'air d'un homme qui aurait pu être heureux dans une autre vie. Elle sentit un pincement au cœur, une lucidité glaciale qui l'envahit.

Le secret ne pourrait pas tenir. La bulle était en train de se craqueler.

Elle se redressa doucement, ses muscles protestant contre le sol dur. Elle ramassa sa chemise, la passa, et s'approcha de la fenêtre. Dehors, les patrouilles avaient doublé. Les drones survolaient la zone, leurs capteurs thermiques balayant les bâtiments.

— Ils se rapprochent, n'est-ce pas ?

La voix de Silas était claire, déjà alerte. Il s'était redressé, les cheveux en bataille, mais le regard déjà focalisé sur ses armes.

Elya se retourna, un sourire triste aux lèvres. L'euphorie était en train de s'évaporer, laissant place à une détermination froide.

— Ils sont juste au bout de la rue. On a fini de jouer à cache-cache.

Silas se leva, s'étirant avec une lenteur de félin. Il s'approcha d'elle et lui tendit son arme, le manche en premier. Un geste de confiance absolue.

— Alors, on leur montre ce que donne une gueule de bois de traîtres ?

Elya saisit le pistolet, le poids du métal la ramenant à sa réalité de soldat de l'ombre. Elle regarda Silas, cet homme qu'elle était censée haïr et qu'elle aimait d'une fureur qui la terrifiait.

— On va faire mieux que ça, Silas. On va leur montrer que leur Signal n'est qu'un murmure face à nous.

L'ivresse était finie, mais la puissance qu'elle leur avait laissée brûlait encore dans leurs veines comme un poison divin. Ils n'étaient plus simplement deux amants clandestins. Ils étaient les détonateurs d'un monde qui s'apprêtait à voler en éclats.

Silas vérifia son chargeur, un clic sec qui résonna dans le silence de l'atelier.

— Prête pour le fracas ?

Elya rechargea sa propre arme, un sourire féroce aux lèvres.

— J'ai toujours préféré le bruit au silence.

Ils franchirent la porte de la planque, laissant derrière eux la poussière, le cèdre et les souvenirs d'une paix volée. Dehors, le rouge du Signal les attendait. Mais pour la première fois, ils ne baissèrent pas les yeux.

# Chapitre 8

## Le Soupçon

### CHAPITRE : LE SOUPÇON

L'odeur du cèdre et de la poussière s'était incrustée sous la peau d'Elya comme une ponctuation invisible. Elle avait beau s'être douchée trois fois à l'eau glacée dans les baraquements de la Garde, le parfum de Silas — ce mélange d'acier froid, de tabac blond et de peau chauffée par l'adrénaline — persistait. C'était une trahison sensorielle. Chaque fois qu'elle croisait un autre soldat dans les couloirs gris de l'Unité, elle avait l'impression de porter son crime sur son visage, comme une brûlure au fer rouge.

Dehors, le Signal de Minuit pulsait. Ce rouge écarlate, cette lumière artificielle qui baignait la ville de son autorité immatérielle, ne lui paraissait plus protectrice. Elle lui semblait désormais être l'œil d'un dieu en colère, cherchant la faille dans son armure.

— Tu es ailleurs, Elya.

La voix de Kael claqua comme un coup de fouet. Elya sursauta, ses doigts se resserrant instinctivement sur la poignée de son holster. Kael, son binôme, son « frère d'armes » depuis cinq ans, était appuyé contre le chambranle de la porte de l'armurerie. Ses yeux d'un gris d'orage ne la quittaient pas.

— Juste fatiguée, répondit-elle d'un ton qu'elle espérait neutre. Le Signal est particulièrement intense ce soir. Ça me donne la migraine.

Kael s'approcha. Il y avait une fluidité prédatrice dans sa démarche. Il s'arrêta à

quelques centimètres d'elle, là où l'intimité devient une menace. Il renifla l'air, presque imperceptiblement.

— Tu n'as pas la migraine. Tu as l'air d'une gamine qui vient de foutre le feu à la grange et qui attend que la fumée sorte par les fenêtres.

Il posa une main sur son épaule. Le contact, autrefois rassurant, fit grimper l'angoisse d'Elya d'un cran. Elle sentait le poids de son mensonge peser une tonne.

— On a une descente dans le Secteur 4 demain, reprit Kael. Les Rebelles s'excitent. On dit qu'ils ont un nouveau meneur. Un type qui ne recule devant rien. Silas, c'est ça ?

Le nom résonna dans le crâne d'Elya comme une détonation. Elle ne cilla pas. Elle avait été entraînée pour ça. Pour le mensonge. Pour la dissimulation. Mais l'amour était une variable que les instructeurs de la Garde n'avaient jamais pris la peine d'intégrer au programme.

— Un nom parmi d'autres, dit-elle en vérifiant son chargeur. On l'écrasera comme les autres.

— J'espère bien, murmura Kael, ses yeux se plissant. Parce que si je découvre que quelqu'un dans cette Unité joue double jeu... je ne le livrerai pas au Signal. Je m'en occuperai moi-même.

Il partit sans un mot de plus, laissant Elya seule avec le bruit de son propre cœur, un tambour de guerre qui refusait de se taire.

\*\*\*

À l'autre bout de la ville, dans les entrailles poisseuses du Quartier Bas, Silas ne

connaissait pas plus de répit. L'atelier de cèdre lui manquait déjà. C'était le seul endroit où le monde n'existait pas, où seule comptait la courbe de l'épaule d'Elya sous ses doigts.

Ici, l'air puait l'ozone et la sueur rance.

— Tu es rentré tard, Silas.

Marcus, le vieux lion de la Résistance, ne se retourna pas. Il était en train de nettoyer un fusil de précision sur une table encombrée de plans et de détonateurs. La lumière rouge du Signal filtrait à travers les persiennes métalliques, découpant le visage de Marcus en tranches d'ombre et de sang.

— J'ai dû contourner une patrouille, mentit Silas. Ils ont resserré les mailles au sud.

Silas s'assit, essayant de contrôler le tremblement résiduel de ses mains. Depuis qu'il avait quitté Elya, chaque seconde loin d'elle était une torture physique, une amputation. Mais le pire, c'était la peur. Non pas la peur de mourir — il l'avait apprivoisée depuis longtemps — mais la peur de la mettre en danger, elle.

— Tu as du sang sur ton col, fit remarquer Marcus d'une voix traînante.

Silas porta la main à sa gorge. Ses doigts rencontrèrent une petite égratignure. Un souvenir de leur étreinte fiévreuse, quand les ongles d'Elya s'étaient plantés dans sa peau comme pour s'y ancrer.

— Une branche, dans les friches.

Marcus se tourna enfin. Son regard était lourd de sous-entendus. Il ne croyait pas aux branches. Il croyait aux faits, aux trajectoires et aux trahisons.

— Les gars parlent, Silas. Ils disent que tu disparais trop souvent. Ils disent que tu as l'air distrait. On joue nos vies sur un coup de dés, et toi, tu as l'air d'avoir l'esprit à des kilomètres.

— Ma loyauté n'a jamais failli, cracha Silas, l'amertume montant dans sa gorge.

— La loyauté n'est pas une question de cœur, c'est une question de peau, répliqua Marcus en s'approchant. Si tu te fais prendre, ce n'est pas seulement toi qu'ils briseront. C'est nous tous. Le Signal n'attend qu'une étincelle pour nous transformer en cendres. Ne sois pas cette étincelle par faiblesse.

Silas se leva brusquement, renversant presque sa chaise.

— Je sais ce que je fais, Marcus. Garde tes sermons pour les nouveaux.

Il sortit dans la rue, l'air frais de la nuit ne parvenant pas à calmer l'incendie sous son crâne. Chaque passant lui semblait être un espion. Chaque drone qui passait dans le ciel, un verdict de mort.

Il devait la voir. Pas pour le plaisir, mais pour la survie.

\*\*\*

Le point de rendez-vous était une cabine téléphonique désaffectée, à la limite de la zone neutre. Un non-lieu où le rouge du Signal semblait hésiter.

Elya arriva la première. Elle portait un manteau civil, mais ses bottes de combat la trahissaient. Elle fumait une cigarette, ses yeux balayant nerveusement la rue. Quand Silas émergea de l'ombre, elle ne courut pas vers lui. Elle resta immobile, le visage fermé.

Le stress les avait transformés. L'amour n'était plus ce refuge enivrant de l'atelier ; c'était un nœud coulant.

— Ils soupçonnent quelque chose, lâcha-t-elle dès qu'il fut à portée de voix. Kael me surveille. Il a senti ton odeur, Silas. Je suis à ça de me faire griller.

Silas s'arrêta à un mètre d'elle. Il ne la toucha pas. La tension entre eux était si forte qu'on aurait pu y suspendre des câbles d'acier.

— Marcus aussi pose des questions, répondit Silas, la voix rauque. Il a vu l'égratignure sur mon cou. On devient négligents, Elya. L'adrénaline nous rend cons.

— On devrait arrêter, dit-elle, mais ses yeux disaient le contraire. Elle mourrait s'il s'éloignait.

— On ne peut pas arrêter. On est déjà trop loin. On a les mains dans le moteur, on ne peut plus faire semblant que la voiture ne va pas exploser.

Elya jeta sa cigarette et fit le pas restant. Elle attrapa Silas par le revers de sa veste, le tirant vers elle. Le baiser fut brutal, désespéré, un choc de dents et de lèvres qui cherchaient à étouffer la terreur. Ce n'était plus de la tendresse. C'était une lutte pour l'oxygène.

— J'ai peur, murmura-t-elle contre sa bouche. Pour la première fois de ma vie, j'ai vraiment peur. Pas de la mort. De te perdre. De voir ton nom sur une liste d'exécution et de devoir appuyer sur la détente.

Silas encadra son visage de ses mains. Ses pouces caressèrent ses pommettes avec une douceur qui tranchait avec la violence de l'instant.

— Ça n'arrivera pas. On va déclencher ce fracas dont on a parlé. On va faire sauter le

Signal. S'il n'y a plus de lumière rouge, il n'y a plus de coupables.

— Tu parles comme un fou, Silas.

— Je parle comme un homme qui n'a plus rien à perdre à part toi.

Soudain, un bruit de moteur déchira le silence. Un projecteur blanc, celui d'une patrouille de reconnaissance, balaya la façade de l'immeuble voisin.

Ils se décollèrent instantanément. La transition fut chirurgicale. En une seconde, ils n'étaient plus des amants, mais deux ombres hostiles, prêtes à se fondre dans le décor.

— Va-t-en, dit Elya, sa voix redevenant celle d'un soldat. Ne reviens pas ici. On se retrouvera au point Omega. Seulement quand le Signal sera au plus bas.

Silas hocha la tête, un éclair de douleur traversant son regard.

— Elya...

— Ne le dis pas, coupa-t-elle. Les mots laissent des traces. Reste en vie. C'est le seul « je t'aime » que je peux accepter pour le moment.

Il disparut dans les ruelles sombres du Secteur 4. Elya resta seule un instant, lissant son manteau, reprenant son masque de glace. Elle sentait le poids du pistolet contre sa hanche. Elle sentait le regard du Signal sur sa nuque.

Le soupçon était une infection. Elle savait qu'elle ne pourrait pas le contenir éternellement. Bientôt, il faudrait choisir : trahir son camp, ou laisser son cœur se faire dévorer par la lumière rouge.

Elle se mit en marche, le pas cadencé, rejoignant la meute des soldats de l'ombre.

Mais à l'intérieur, elle criait. Et ce cri, elle le savait, finirait par attirer les loups.

# Chapitre 9

## La Grande Discorde

### CHAPITRE : LA GRANDE DISCORDE

Le Point Omega n'avait rien d'un sanctuaire. C'était une carcasse de béton et d'acier, une ancienne station de filtrage d'eau nichée dans les tréfonds de la Zone Grise, là où le Signal de Minuit ne parvenait qu'en échos distordus, comme une pulsation cardiaque mourante. L'air y sentait le soufre, la rouille humide et cette odeur métallique, indéfinissable, qui précède les orages magnétiques.

Elya attendait, adossée à une colonne de soutènement. Elle n'avait pas retiré son armure de la Milice de l'Ombre. Le cuir noir, renforcé de plaques de polymère, luisait sous la faible lumière des néons agonisants. Elle jouait avec la sécurité de son arme, un clic-clac rythmique qui comblait le silence oppressant.

Quand Silas apparut, il ne sortit pas de l'ombre. Il sembla que l'ombre elle-même le recrachait. Il était couvert de poussière, une entaille sanglante barrant sa pommette gauche. Mais ce n'était pas sa blessure qui frappa Elya. C'était son regard. Ce n'était plus l'homme qui lui murmurait des promesses dans le creux de la nuit ; c'était le fils des Insurgés, l'héritier d'une lignée brisée par les bottes de ceux qu'elle servait.

— Tu savais, lâcha-t-il sans préambule. Sa voix était rauque, chargée de graviers.

Elya se redressa, chaque muscle de son corps se tendant par réflexe.

— Bonjour à toi aussi, Silas. Tu es vivant, je vois. C'est un bon début.

— Ne fais pas la fille d'esprit avec moi, Elya. Pas aujourd'hui. Pas après ce qui s'est

passé au Secteur 7.

Elle sentit un froid polaire envahir sa poitrine. Le Secteur 7. Le bastion des Clans Libres.

— C'était une opération de pacification, dit-elle, sa voix se parant de ce ton clinique, dénué d'émotion, qu'elle utilisait devant ses supérieurs. Les rapports parlaient de stocks d'armes illégaux.

Silas laissa échapper un rire bref, sec comme un coup de fouet. Il s'approcha d'elle, franchissant la distance de sécurité qu'un soldat averti aurait maintenue. Il sentait la sueur, la poudre et cette odeur de forêt brûlée qui collait à la peau des siens.

— De la pacification ? Vous avez brûlé les archives, Elya. Vous avez effacé les noms des morts avant même qu'ils ne soient enterrés. Ma sœur était là-bas.

Elya cilla. Le masque de glace se fendilla imperceptiblement.

— Ta sœur ? Elle devait être à la Citadelle, Silas. Tu m'avais dit...

— Je t'ai menti ! cria-t-il, sa voix résonnant contre les parois de béton. Comme tu me mens chaque fois que tu enfiles cet uniforme ! Tu crois que ce qu'on a, cette petite bulle de secret, ça peut effacer le fait que ton peuple a réduit le mien en esclavage pendant trois siècles ? Tu crois qu'un baiser suffit à nettoyer le sang sur tes gants ?

Il saisit violemment le poignet d'Elya et le porta à la lumière d'un néon. Le tissu technique était maculé d'une tache sombre.

— C'est du sang de qui, ça ? Un rebelle ? Un gamin qui courait trop vite ?

Elya dégagea son bras d'un geste brusque. Sa respiration s'accéléra. L'adrénaline, chaude et acide, brûlait ses veines.

— Et les tiens, Silas ? On parle des convois de nourriture que vous avez fait sauter le mois dernier ? Des familles de soldats qui crèvent de faim parce que votre «

révolution » préfère le chaos à l'ordre ? On ne joue pas au jeu de la moralité avec moi. On est nés dans la boue tous les deux, mais moi, j'ai choisi de construire un toit au-dessus, pas de creuser une fosse commune.

— Ton toit est bâti sur nos os !

Ils se faisaient face, à quelques centimètres l'un de l'autre. La tension était électrique, un arc invisible reliant leurs poitrines. Elya pouvait voir les pores de sa peau, l'étincelle de haine pure dans ses iris ambrés. Elle se souvint de la douceur de ses mains sur sa nuque, quelques heures plus tôt. C'était une autre vie. Une illusion.

— On est des ennemis, Silas, murmura-t-elle, et cette vérité lui arracha la gorge. On a essayé de faire semblant, mais le Signal ne nous lâchera jamais. On porte nos ancêtres comme des chaînes.

Silas fit un pas de plus, envahissant son espace personnel. Il posa ses mains sur les épaules de l'armure d'Elya, ses doigts s'enfonçant dans le cuir. Pour un observateur lointain, cela aurait pu ressembler à une étreinte. Pour eux, c'était un corps-à-corps.

— Ton peuple a volé nos terres, a éteint nos dieux et a fait de nous des fantômes dans notre propre pays, siffla-t-il. Mon père me racontait comment vos ancêtres utilisaient les nôtres comme boucliers humains pendant la Grande Discorde. C'est dans mon ADN, Elya. Chaque fois que je te touche, je sens le cri de ceux qui sont tombés.

— Et moi, chaque fois que je te regarde, je vois l'homme qui a posé la bombe qui a tué mon instructeur ! rétorqua-t-elle, les larmes aux yeux, refusant de couler. On ne peut pas gagner, Silas. L'amour n'est pas un traité de paix. C'est juste un sursis.

Elle posa sa main sur le torse de Silas, juste au-dessus de son cœur. Elle sentit les battements erratiques, violents. Elle aurait voulu se blottir contre lui, disparaître dans l'oubli de ses bras, mais l'acier de son pistolet, pressé contre sa hanche, lui rappelait

qui elle était. Un soldat. Une ombre. Une traîtresse en puissance.

— On fait quoi, maintenant ? demanda-t-il, sa voix s'abaissant d'une octave, brisée par la fatigue. On se tue ? On repart chacun de notre côté en attendant que le Signal nous donne l'ordre de nous entre-égorger sur le champ de bataille ?

Elya ferma les yeux une seconde. Elle revit le visage de Silas dans la pénombre du Secteur 4, la promesse silencieuse de ne pas mourir. C'était il y a une éternité.

— Le Signal est en train de monter, Silas, dit-elle en rouvrant les yeux. Sa couleur change. Il devient violet. La Phase de Chasse va commencer.

Elle se détacha de lui, la sensation de vide étant presque insupportable. Le froid du béton reprit ses droits.

— Va-t'en, reprit-elle. Rejoins tes maquisards. Dis-leur que la Milice arrive. Dis-leur de courir.

Silas la regarda, une moue amère déformant ses lèvres.

— Tu me donnes un avantage tactique ? C'est ça ton cadeau d'adieu ?

— C'est tout ce que j'ai, Silas ! Ma vie appartient à l'Ordre, mais mon silence, pour les dix prochaines minutes, il est à toi. Utilise-le.

Il recula d'un pas, puis de deux. La distance entre eux s'étira comme un élastique prêt à rompre. L'air entre eux était saturé de mots non dits, de reproches séculaires et d'un désir qui refusait de s'éteindre, même sous le poids de la guerre.

— On se retrouvera, Elya, dit-il. Mais la prochaine fois, je ne chercherai pas tes lèvres. Je chercherai ton grade.

— Alors assure-toi de ne pas manquer ton coup, répondit-elle, le visage redevenu un masque de pierre. Parce que moi, je ne raterai pas le mien.

Silas disparut dans le dédale de tuyauteries, laissant derrière lui une traînée de poussière et le parfum persistant de son désespoir. Elya resta seule sous le néon clignotant. Elle ramassa une douille vide au sol, un petit tube de laiton froid, et la serra dans son poing jusqu'à ce que le métal lui entame la paume.

Elle réalisa soudain que le Signal de Minuit n'était pas seulement une lumière rouge dans le ciel ou une fréquence radio. C'était ce poison qui coulait en eux, cette certitude que, peu importe la force de leur passion, ils seraient toujours les héritiers d'une haine qu'ils n'avaient pas choisie, mais qu'ils étaient condamnés à nourrir.

Le bip de son transmetteur déchira le silence.

— \*Ici Unité Ombre-4. Rapport.\*

Elya porta l'appareil à ses lèvres. Sa voix ne trembla pas. Elle était redevenue l'acier, le givre, l'instrument.

— Point Omega dégagé. Aucune activité rebelle détectée. Je poursuis la patrouille vers le Secteur Nord.

Elle se mit en marche, le pas lourd, chaque foulée la rapprochant du front, chaque battement de cœur l'éloignant de l'homme qu'elle aimait. Dehors, le ciel virait au pourpre électrique. La Grande Discorde n'était pas un événement du passé. Elle commençait ici, dans les ruines de leur intimité, et elle ne s'arrêterait que lorsqu'il ne resterait plus personne pour se souvenir de la couleur de leurs yeux.

# Chapitre 10

## La Rupture Douloureuse

L'air avait un goût de cuivre et d'ozone. C'était l'odeur des fins de monde, ou peut-être simplement celle de la trahison qu'Elya venait de sceller d'une pression sur son transmetteur. Elle sentait encore le métal froid de l'appareil contre sa paume, une extension de son propre corps devenu machine.

Elle fit demi-tour. Kael était là, debout dans l'ombre vacillante d'un pilier de béton érodé. Il n'avait pas bougé. Il l'avait écoutée mentir à son propre commandement. Il l'avait regardée devenir cette « Unité Ombre-4 » qu'il était censé abattre à vue.

Le silence qui suivit fut plus violent que l'explosion d'une mine IEM. C'était un silence épais, poisseux, qui s'insinuait dans les poumons.

— Tu les as envoyés au Nord, murmura-t-il. Sa voix était rauque, écorchée par la fumée et l'incrédulité. Tu m'as sauvé.

Elya ne répondit pas tout de suite. Elle fixa un point invisible derrière l'épaule de Kael, là où les reflets pourpres du ciel léchaient les décombres. Elle ne pouvait pas le regarder. Si elle plongeait ses yeux dans les siens, elle verrait cette lueur d'espoir, ce petit feu de camp ridicule et sublime qu'il entretenait malgré la guerre. Et elle n'avait pas le droit de le laisser brûler.

— Je n'ai pas fait ça pour toi, Kael.

Le mensonge lui brûla la gorge comme une gorgée d'acide. Elle fit un pas vers lui, le visage figé dans ce masque de glace qu'elle avait appris à porter avant même de

savoir aimer. Ses bottes tactiques crissaient sur le verre pilé.

— Ne fais pas ça, dit Kael, faisant un pas pour réduire la distance. Ne remets pas cette armure. Pas ici. Pas avec moi.

Il tendit la main, ses doigts effleurant presque le Kevlar qui protégeait le cou d'Elya. Elle sentit la chaleur de sa peau à travers l'air chargé d'électricité. C'était une torture. Chaque centimètre de son être hurlait de se jeter contre lui, de s'enfouir dans son odeur — ce mélange de cuir vieux, de sueur et de cette note de menthe sauvage qu'il arrivait miraculeusement à dénicher dans les ruines.

Elle recula brusquement, comme s'il l'avait frappée.

— C'est terminé, Kael.

Le mot tomba entre eux, lourd, définitif. Un bloc de plomb dans une piscine de cristal.

— De quoi tu parles ? On a un plan. On va passer la frontière du Secteur 7, on va...

— Il n'y a pas de « on », l'interrompit-elle, sa voix montant d'un ton, cinglante comme un fouet. Il n'y a jamais eu de « on ». Il y a une soldate de l'Hégémonie qui a eu un moment de faiblesse et un insurgé qui a cru qu'il pouvait réécrire l'histoire avec des caresses. Regarde-nous !

Elle désigna d'un geste brusque le ciel électrique, les drones de surveillance qui zébraient l'horizon comme des mouches d'acier.

— Ils finiront par savoir. Mon rapport sera vérifié. S'ils me trouvent avec toi, ils ne nous tueront pas simplement. Ils feront de nous un exemple. Ils te disséquerront pour comprendre comment tu as corrompu l'une de leurs meilleures lames.

Kael secoua la tête, un sourire amer au coin des lèvres.

— Tu as peur pour moi. C'est pour ça que tu fais ton numéro de reine des neiges. Tu penses que si tu me pousses assez loin, je serai en sécurité ?

— Je pense que tu es un poids, cracha-t-elle.

Le coup porta. Elle vit le tressaillement dans sa mâchoire, l'éclat de douleur qui traversa ses pupilles sombres. C'était ce qu'elle voulait. Il fallait qu'il la déteste. La haine était un bouclier bien plus efficace que l'amour dans ce monde en ruines.

— Un poids ? répéta-t-il doucement. C'est ce que j'étais quand on se cachait dans les cales du \*Vesper\* ? Quand tu disais que mon souffle était la seule chose qui te rappelait que tu étais vivante ?

— On dit beaucoup de conneries quand on a faim et qu'on a peur de mourir, rétorqua Elya. On s'accroche à ce qu'on trouve. Tu étais une distraction, Kael. Une anomalie sensorielle. Un bug dans mon programme. Mais le signal est revenu.

Elle s'approcha de lui, si près qu'elle pouvait sentir son cœur battre contre sa propre poitrine, séparé seulement par les plaques de son uniforme. Elle plongea son regard dans le sien, y injectant tout le mépris dont elle était capable, tout en sentant son propre cœur se briser en mille éclats de verre à l'intérieur.

— Je ne t'aime pas assez pour mourir pour toi, Kael. Et je t'aime encore moins pour gâcher ma carrière.

Elle vit l'instant précis où quelque chose se rompit en lui. La lumière s'éteignit. Le petit feu de camp fut balayé par une tempête de givre. Ses yeux devinrent aussi vides que les immeubles dévastés qui les entouraient.

— Alors c'est ça, dit-il, sa voix désormais dépourvue d'émotion. Tu retournes au

bercail. Tu vas aller traquer mes frères, mes amis. Tu vas redevenir le monstre qu'ils ont programmé.

— Je ne redeviens rien du tout. Je l'ai toujours été. Tu as juste choisi de regarder ailleurs.

Elle sortit son arme de son étui — un geste fluide, professionnel, terrifiant. Elle ne la pointa pas sur lui, mais la garda le long de sa cuisse. Un avertissement. Une frontière tracée dans le sang virtuel de leur relation.

— Pars, Kael. Maintenant. Si je te revois, je ne ferai pas de rapport radio. Je tirerai.

Il la regarda une dernière fois. Il n'y avait plus de colère, plus de supplication. Juste un immense vide. Un désespoir si pur qu'il semblait absorber toute la lumière ambiante.

— On est déjà morts, Elya, dit-il dans un souffle. On ne s'en est juste pas encore rendu compte.

Il tourna les talons et s'enfonça dans les décombres du Secteur Nord. Il ne se retourna pas. Pas une fois.

Elya resta immobile. Elle compta ses battements de cœur pour ne pas s'effondrer. Un, deux, dix, cinquante. Le silence revint, mais ce n'était plus le silence d'avant. C'était un vide absolu. Une absence de son, de chaleur, de futur. Elle avait l'impression d'avoir été vidée de sa substance, comme si ses organes avaient été remplacés par de la poussière et du plomb.

Elle porta la main à son cou, là où ses doigts à lui avaient failli se poser. La peau lui brûlait. Elle avait sauvé sa vie, elle en était certaine. L'Hégémonie ne plaisantait pas avec la trahison. En le chassant, en le brisant, elle lui offrait une chance de survivre

dans l'ombre.

Mais à quel prix ?

Le ciel vira au pourpre sombre, presque noir. Le Signal de Minuit commença à pulser au loin, une balise froide rappelant à tous que l'ordre régnait encore.

Elya reprit sa marche. Chaque pas était une agonie. Elle se sentait lourde, si lourde. Le monde autour d'elle n'était plus qu'un décor en carton-pâte, une illusion grise. Elle avait réussi sa mission : elle était redevenue l'acier, le givre, l'instrument.

Elle était seule.

Elle ouvrit à nouveau son transmetteur. Sa main ne tremblait pas, mais son âme hurlait.

— Ici Unité Ombre-4. Secteur Sud sécurisé. Je rentre à la base.

Elle éteignit l'appareil. Dans l'obscurité grandissante, une seule larme trahit le masque. Une larme qui s'écrasa sur le Kevlar froid, avant de s'évaporer, comme si elle n'avait jamais existé. Comme s'ils n'avaient jamais existé.

La Grande Discorde n'était pas un événement du passé. Elle venait de s'achever ici, dans les ruines de son cœur, laissant derrière elle un champ de ruines qu'aucune paix ne pourrait jamais reconstruire. Elle continua de marcher, une silhouette noire se fondant dans une nuit sans fin, portant le poids d'un sacrifice dont personne ne connaîtrait jamais le nom.

# Chapitre 11

## Le Vide de l'Absence

### CHAPITRE : LE VIDE DE L'ABSENCE

L'odeur du Quartier Général n'avait pas changé. C'était un mélange écœurant de désinfectant industriel, d'ozone et de café brûlé. Pour Elara — l'Unité Ombre-4 — cette odeur avait toujours été celle de la sécurité. Aujourd'hui, elle lui soulevait le cœur.

Elle marchait dans les couloirs de verre et d'acier, son pas cadencé résonnant contre les parois lisses. Autour d'elle, la vie avait repris ses droits avec une indifférence brutale. Des analystes pressés couraient avec des tablettes holographiques, des recrues en sueur sortaient des salles de simulation en riant, et le ronronnement des serveurs composait la symphonie d'un monde qui avait déjà oublié que, la veille encore, il était au bord du gouffre.

Elle franchit le sas de décontamination. La vapeur froide lui lécha la peau, mais elle ne frissonna pas. Elle était devenue ce bloc de givre qu'ils avaient entraîné.

— Ombre-4. Rapport de fin de mission déposé ?

La voix était sèche, familière. C'était Miller, le superviseur. Il ne leva même pas les yeux de son écran. Elara s'arrêta, les bras ballants, sentant le poids invisible de son équipement qu'elle avait pourtant déjà retiré.

— Déposé, Miller.

— Bien. Deux semaines de repos obligatoire. Va voir les psy, fais-toi recalibrer. Tu as

une sale tête.

Elara esquissa un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux. Ses yeux étaient restés là-bas, dans le Secteur Sud, éparpillés parmi les décombres et les promesses rompues.  
— Ma tête va très bien. C'est le reste qui est en option.  
— C'est ça, c'est ça. Rompez.

Elle tourna les talons. C'était donc ça, la victoire ? Une ligne de texte sur un écran, un "merci" tacite dans le mépris d'un supérieur, et ce silence assourdissant qui s'engouffrait dans chaque pore de sa peau.

\*\*\*

La ville était un décor de cinéma mal éclairé. En sortant du complexe, Elara fut frappée par la décoloration de la réalité. Les néons rouges et bleus de la métropole, autrefois vibrants de promesses et de dangers, ne semblaient plus que des taches de peinture délavées sur un canevas gris.

Elle s'arrêta au passage piéton. La foule la bouscula. Une épaule heurta la sienne, un parfum de jasmin synthétique flotta une seconde. Habituellement, Elara aurait analysé la menace, cherché le reflet d'une lame, calculé la trajectoire d'une riposte. Là, elle resta immobile, portée par le flux humain comme une épave dérivant dans une eau morte.

Elle se surprit à chercher une main. Une main gantée de cuir noir, dont la pression sur son poignet signifiait : \*« Je te tiens. On bouge. »\*

Mais sa main ne rencontra que le vide. Un vide si dense qu'il semblait avoir une masse, une température. Un vide qui pesait des tonnes.

Elle entra dans un bar miteux, le \*Lower-Volt\*. L'endroit sentait le tabac froid et le

désespoir électronique. Elle s'installa au comptoir, ses doigts effleurant la surface griffée du zinc.

— Un double. Sans glace, lança-t-elle au barman, un cyborg dont l'œil artificiel clignotait d'un rouge fatigué.

— Tu viens de rentrer de la Zone ? demanda le barman en versant un liquide ambré qui ressemblait à du carburant.

— Ça se voit tant que ça ?

— T'as le regard de ceux qui cherchent des fantômes dans leur verre.

Elle ne répondit pas. Elle but d'un trait. Le liquide lui brûla la gorge, une douleur bienvenue, une preuve qu'elle possédait encore des terminaisons nerveuses capables de ressentir autre chose que le néant.

Soudain, une présence s'installa sur le tabouret d'à côté. Une odeur de cuir et de poudre. Son cœur rata un battement. Elle tourna la tête, trop vite, l'espoir étant une maladie dont elle ne parvenait pas à guérir.

Ce n'était que Jax. Jax, le seul autre survivant de l'escouade. Il avait l'air d'avoir vieilli de dix ans. Sa barbe était mal taillée, et ses yeux, autrefois pétillants de sarcasme, étaient éteints.

— Tu bois de la pisse de batterie maintenant ? demanda-t-il, sa voix n'étant plus qu'un croassement.

— C'est tout ce que mon budget de "héros de l'ombre" permet, répliqua-t-elle avec un mordant qui manquait de conviction.

— On a gagné, Elara. La Grande Discorde est finie. On a sauvé le monde, ou un truc dans le genre.

Il commanda la même chose qu'elle. Ils restèrent silencieux, deux silhouettes noires dans un halo de lumière jaune.

— Tu te souviens de ce qu'il a dit ? murmura Jax après un long moment. Juste avant que le signal ne coupe ?

— "Ne regarde pas en arrière", récita-t-elle.

— J'arrête pas de regarder en arrière, Elara. Je me tords le cou à force. Le monde de "maintenant" est... dégueulasse. C'est trop calme. On dirait que tout le monde joue une pièce de théâtre et qu'on est les seuls à savoir que le plafond va s'effondrer.

— Le plafond s'est déjà effondré, Jax. On est juste en train de marcher sous les décombres en faisant semblant de respirer.

Jax posa sa main sur la sienne. Un contact humain. Un frôlement de peau tiède. Elara eut envie de hurler. Ce n'était pas la bonne main. Ce n'était pas la bonne chaleur. Elle retira ses doigts avec une brusquerie qui fit tressaillir Jax.

— Désolée, dit-elle. Je... je ne supporte plus qu'on me touche.

— Je sais. On est cassés, El'. On est des outils qui ne servent plus à rien. Ils nous ont remis dans la boîte, mais la boîte est trop petite.

Il se leva, laissa quelques crédits sur le comptoir.

— On se voit aux funérailles nationales ? Celles où ils vont enterrer des cercueils vides pour la gloire de la patrie ?

— Je n'aime pas les cérémonies, Jax.

— Moi non plus. Mais c'est le seul endroit où on pourra pleurer sans avoir l'air de traîtres.

Il partit. Elara resta seule. Elle fixa son propre reflet dans le miroir derrière le bar. Elle ne reconnaissait pas cette femme. Le visage était lisse, les traits étaient parfaits, mais derrière, il n'y avait qu'une carcasse calcinée.

\*\*\*

Elle rentra chez elle. Son appartement était un studio minimaliste au 42ème étage, surplombant les autoroutes magnétiques. C'était propre. C'était froid. C'était mort.

Elle ne prit pas la peine d'allumer les lumières. Elle se déshabilla dans l'obscurité, laissant ses vêtements tomber au sol comme une mue inutile. Elle entra sous la douche. L'eau était brûlante, presque insupportable, mais elle restait là, les yeux fermés, cherchant à laver l'absence.

Chaque centimètre de sa peau lui rappelait un souvenir. Ici, sur son épaule, la morsure du vent lors de leur chute libre. Là, sur son flanc, la pression d'un bras qui l'aidait à marcher sous le feu ennemi. Son corps était une carte de leurs moments partagés, un atlas de la douleur et du désir.

Elle ferma le robinet et s'enveloppa dans un peignoir. Elle s'assit sur le rebord de la fenêtre, observant les voitures volantes qui traçaient des lignes de feu dans la nuit.

La nostalgie était un poison lent. Elle repensa à leur dernier repas, des rations de survie au goût de carton, partagées dans le froid d'un bunker. Ils avaient ri. Ils avaient fait des plans. "Après ça, on ira sur la côte. On mangera du vrai poisson. On oubliera le code."

Le "après" était là. Et il n'y avait ni côte, ni poisson, ni lui. Il n'y avait que ce signal de minuit qui continuait de résonner dans son crâne, une fréquence fantôme que personne d'autre ne recevait.

Elle se leva et alla vers son bureau. Elle ouvrit un tiroir secret et en sortit un petit objet : un briquet analogique, en métal brossé. Il ne lui appartenait pas. Elle ne fumait pas. Elle l'actionna. La petite flamme vacilla, projetant des ombres dansantes sur les murs blancs.

L'odeur du naphte se répandit. Un parfum d'ancien monde.

Elle approcha son doigt de la flamme, juste assez pour sentir la morsure du feu. C'était la seule chose qui semblait réelle dans ce monde décoloré. La douleur était une ancre.

— Tu me manques, murmura-t-elle à l'obscurité.

Les mots tombèrent dans la pièce comme des pierres dans un puits sans fond. Pas d'écho. Pas de réponse. Juste le silence d'une ville qui dormait, ignorante du prix payé pour son sommeil.

Elle éteignit le briquet. L'obscurité reprit ses droits, plus dense, plus étouffante. Elara s'allongea sur son lit, parfaitement droite, les bras le long du corps, comme un gisant sur une tombe.

Elle ne dormit pas. Elle attendait. Quoi ? Elle ne le savait pas elle-même. Peut-être que le signal reviendrait. Peut-être que le monde reprendrait ses couleurs. Ou peut-être que, petit à petit, elle finirait par s'évaporer tout à fait, ne laissant derrière elle qu'un uniforme vide et une larme séchée sur du Kevlar.

Le vide de l'absence n'était pas un trou noir. C'était un désert de verre, où chaque pas vous coupait les pieds, mais où il fallait continuer de marcher, juste pour prouver qu'on était encore en vie.

Ombre-4 était rentrée à la base. Mais Elara, elle, s'était perdue quelque part entre minuit et l'aube, et personne ne viendrait jamais la chercher.

# Chapitre 12

## L'Appel de Minuit

**\*\*CHAPITRE : L'APPEL DE MINUIT\*\***

Le silence de la chambre n'était pas une absence de bruit, c'était une présence. Une masse invisible qui pesait sur la poitrine d'Elara, lui dictant le rythme d'une respiration superficielle, mécanique. Allongée sur ce lit trop rigide, elle sentait le froid du drapeau de coton contre sa nuque. Elle attendait de s'effacer. Elle attendait que l'obscurité finisse le travail et dissolve les contours de son corps pour ne laisser qu'une tache d'ombre sur le matelas.

Puis, le monde hurla.

Ce ne fut pas un cri humain. Ce fut un déchirement de métal, une onde de choc qui fit vibrer les os d'Elara avant même que le son ne frappe ses tympans. Les vitres de la base éclatèrent en une pluie de diamants mortels.

L'alarme s'éveilla, stridente, une plainte électrique qui transperça le voile de sa léthargie. Elara ne réfléchit pas. Son corps, entraîné par des années de réflexes pavloviens, bascula hors du lit. Ses pieds nus rencontrèrent le sol jonché de débris de verre. Elle ne sentit rien, sinon l'adrénaline qui remontait dans ses veines comme un poison brûlant.

L'odeur arriva ensuite : l'ozone, le béton pulvérisé, et ce parfum métallique, écœurant, de sang frais et de poudre à canon. La base « Midnight » n'était plus un sanctuaire. C'était un abattoir.

Elle attrapa son holster, ses doigts glissant sur le cuir froid. Ses mouvements étaient fluides, presque oniriques. À travers la fumée qui envahissait le couloir, elle vit les flashes des fusils d'assaut. Des ombres couraient, des cris s'étouffaient dans des gargouillis de fin du monde.

C'est alors que sa radio, restée sur la fréquence d'urgence, crachota. Une voix. Une voix qu'elle aurait reconnue parmi un millier de détonations.

— \*Ici Point-Zéro... On est coincés au sous-sol... Secteur 4. Ils... ils ont les codes de déshumanisation. Elara, si tu entends ça... ne viens pas.\*

Kael.

Le nom résonna dans son crâne, plus fort que l'explosion qui venait de secouer l'aile ouest. Kael, l'homme qui l'avait trahie, l'homme qui l'avait aimée, l'homme qui était la seule raison pour laquelle elle n'avait pas encore totalement disparu dans le vide de l'absence.

— \*Ne viens pas\*, avait-il dit.

Traduction : \*Je vais mourir et je ne veux pas que tu regardes.\*

— Créatin, murmura-t-elle, les dents serrées.

Elle s'élança. Elle ne courait pas pour sauver la base, ni pour le protocole, ni pour la ville qui dormait encore à quelques kilomètres de là. Elle courait pour cette friction de peau contre peau, pour ce regard ambré qui savait lire en elle comme dans un rapport de mission. Le besoin de lui était devenu une douleur physique, une crampe à l'estomac qui surpassait la peur des balles.

Elle franchit le Secteur 3 en une série de glissades et de tirs précis. Elle ne visait pas, elle effaçait les obstacles. Son uniforme, ce Kevlar qui lui servait de seconde peau,

était maculé de poussière grise.

Elle atteignit la porte blindée du Secteur 4. Elle était déchaussée de ses gonds, tordue comme une feuille de papier par une force inhumaine. À l'intérieur, la brume de fumée était si dense qu'elle ne voyait pas à deux mètres.

— Kael ! hurla-t-elle.

Rien. Juste le crépitement d'un tableau électrique agonisant.

Elle avança, son arme braquée devant elle. Ses sens étaient aiguisés jusqu'à la souffrance. Elle sentit la chaleur d'une présence avant de la voir. Elle se retourna, le doigt sur la détente, et s'arrêta net.

Il était là, adossé à un pilier de soutien, une main pressée sur son flanc d'où s'échappait un flot sombre et régulier. Son visage était couvert de suie, mais ses yeux... ses yeux brûlaient d'une lumière sauvage.

— Tu es en retard, Ombre-4, grinça-t-il avec un sourire de damné.

Elara rangea son arme et fut sur lui en une seconde. Ses mains encadrèrent le visage de Kael. La rugosité de sa barbe de trois jours contre ses paumes, la chaleur fiévreuse de sa peau, l'odeur de sueur et de tabac froid... C'était le seul ancrage qu'il lui restait dans cet univers en ruines.

— Je t'avais dit de ne pas venir, reprit-il, sa voix s'affaiblissant. Ils arrivent. Ils sont beaucoup.

— Ferme-la, Kael. On n'a pas fini de se détester.

Elle glissa son bras sous le sien pour le relever. Le contact fit frissonner Elara jusqu'à

la moelle. Ce n'était pas le moment pour le désir, pourtant, la proximité de leurs corps, cette nécessité brute d'être l'un contre l'autre pour tenir debout, créait une tension électrique plus forte que les alarmes.

— Pourquoi tu es là ? demanda-t-il, alors qu'ils s'enfonçaient dans l'obscurité d'un conduit de maintenance, le seul chemin encore libre. Tu voulais disparaître. Tu me l'as dit hier. Tu as dit que tu n'étais plus qu'un uniforme vide.

Elara s'arrêta un instant, le forçant à la regarder. Ils étaient dans un espace restreint, l'air saturé de leurs souffles courts. Elle s'approcha si près que leurs fronts se touchèrent.

— Je voulais mourir parce que le monde n'avait plus de goût, souffla-t-elle. Mais si tu pars, Kael, il n'y aura même plus d'obscurité pour m'accueillir. Il n'y aura rien. Et je refuse de te laisser le dernier mot.

Un bruit de bottes lourdes résonna au-dessus d'eux. Les assaillants. Kael posa sa main valide sur la nuque d'Elara, ses doigts s'enfonçant dans ses cheveux courts.

— On va mourir ici, tu le sais ? dit-il, un éclat de défi dans le regard.

— Peut-être, répondit-elle en vérifiant son chargeur. Mais on va les emmener en enfer avec nous. Et si on survit... je te jure que je te brise les côtes pour m'avoir fait peur comme ça.

Kael rit, un son rauque et magnifique. Il sortit un couteau de combat de sa botte.

— C'est la chose la plus romantique que tu m'aies jamais dite.

À cet instant, le vide qui habitait Elara depuis des mois se referma. La dépression, cette brume grise qui la paralysait, fut balayée par une rage incandescente. Elle ne se

batait plus pour une idéologie ou un pays. Elle se batait pour le droit d'exister dans le même espace-temps que cet homme exaspérant.

Elle n'était plus un gisant. Elle était une arme.

— Prêt ? demanda-t-elle, le regard fixé sur la trappe au-dessus d'eux.

— Toujours.

Le signal de minuit n'était plus un appel au secours ou une plainte dans la nuit. C'était le compte à rebours de leur vengeance.

Ils surgirent du conduit comme deux ombres nées du chaos. Elara ouvrit le feu, chaque détonation étant une ponctuation dans le poème de leur survie. Elle sentait la présence de Kael dans son dos, une chaleur protectrice, un pivot autour duquel elle pivotait avec une grâce mortelle.

Les balles sifflaient, le béton éclatait, mais pour la première fois, Elara se sentait intensément, violemment vivante. La peur de la mort avait été remplacée par quelque chose de bien plus dangereux : la volonté farouche de protéger la seule chose qui lui donnait encore l'impression d'avoir un cœur.

Dans le vacarme de la bataille, elle saisit un instant, un simple regard échangé entre deux rafales.

\*Je ne te laisserai pas.\*

\*Je sais.\*

Le désert de verre n'était plus là. Il n'y avait que le feu. Et dans ce feu, Elara s'était enfin retrouvée. Elle n'était plus perdue entre minuit et l'aube. Elle était l'aube elle-même, une aube sanglante et impitoyable qui s'apprêtait à dévorer la nuit.

# Chapitre 13

## Le Sacrifice

Chapitre : Le Sacrifice

L'air dans le complexe central n'était plus de l'oxygène ; c'était un cocktail corrosif de fumée, d'ozone et de poussière de marbre. Elara sentait chaque inspiration brûler ses poumons comme de la soude caustique. À ses côtés, Kael était une ombre mouvante, un écho de sa propre violence. Son épaule frôlait la sienne dans un rythme désordonné, un contact électrique qui la maintenait ancrée dans la réalité alors que le monde s'effondrait.

Ils débouchèrent dans la Grande Rotonde. C'était là que le Signal de Minuit pulsait, une colonne de lumière violette, presque noire, qui déchirait le plafond pour s'élancer vers la stratosphère. C'était le cœur de la machine. Le point final.

Mais le comité d'accueil les attendait.

D'un côté, les Exécuteurs de la Citadelle, des silhouettes d'acier poli, le doigt sur la gâchette de fusils à impulsion. De l'autre, les Insurgés du Désert de Verre, des visages couturés de cicatrices, armés de lames thermiques et de haine pure. Les deux camps qui les avaient façonnés. Les deux camps qui voulaient désormais les broyer.

— Regardez-les, cracha le Commandant Vane, s'avançant du côté des Exécuteurs. La petite protégée de l'Empire et le rat de la rébellion. Main dans la main. C'est presque... poétique. Si ce n'était pas une trahison passible de mort.

Sora, la meneuse des Insurgés, fit un pas en avant, une lame de plasma grésillant dans

sa main droite.

— Kael, tu as le détonateur. Pose-le sur le cœur du Signal et finissons-en. On s'occupe de la fille. Elle est une erreur que nous allons effacer.

Elara sentit le bras de Kael se tendre. Elle ne le regarda pas, mais elle percevait l'odeur de sa peau — un mélange de sueur, de poudre et de ce parfum de cèdre sauvage qui lui appartenait.

— Tu entends ça ? murmura-t-elle, la voix rauque, sans quitter Vane des yeux. Tout le monde a un plan pour nous. C'est flatteur, non ?

— J'ai toujours détesté les itinéraires balisés, répondit Kael. Trop de monde, pas assez d'air.

Vane leva son arme.

— Elara, finis-en. Tue-le, récupère le détonateur, et je te promets l'amnistie. Tu redeviendras l'Aube de la Citadelle. Tu n'auras plus à vivre dans la boue.

— L'Aube ? répéta Elara avec un rire sec qui ressemblait à un sanglot étouffé. J'ai passé ma vie à attendre que le soleil se lève, Vane. Mais j'ai compris une chose : votre lumière ne réchauffe personne. Elle ne fait qu'aveugler.

Elle sentit le regard de Kael sur elle, brûlant. C'était le moment. Ce point de bascule où le "nous" devenait une sentence de mort.

— On fait quoi ? demanda Kael à voix basse. Ils sont soixante. On est deux. Les probabilités sont...

— Merdiques ?

— J'allais dire "stimulantes".

Sora perdit patience.

— Kael, maintenant ! Le Signal doit tomber ! Si tu ne le fais pas pour nous, fais-le

pour la vengeance !

Kael fit un pas en avant, serrant le petit boîtier métallique contre lui. Il regarda Sora, puis Vane, et enfin Elara. Il y avait dans ses yeux une clarté nouvelle, une paix qui n'avait rien à faire dans ce chaos de métal et de sang.

— Vous ne comprenez pas, dit-il, sa voix résonnant dans l'immensité de la Rotonde. Le Signal n'est pas une arme que vous pouvez posséder. Ce n'est pas un trophée. C'est la chaîne qui nous lie tous à cette guerre absurde.

D'un geste fluide, il lança le détonateur. Pas vers le cœur du Signal. Pas vers Sora. Il le lança vers Elara.

Elle le rattrapa au vol, le métal froid mordant sa paume. Elle comprit instantanément. Le sacrifice ne consistait pas à mourir sous les balles. Le sacrifice consistait à détruire ce pour quoi ils s'étaient battus toute leur vie, pour ne garder que l'essentiel. L'un l'autre.

— Si on détruit le Signal maintenant, murmura Elara, le retour de flamme va raser le complexe. On ne sortira pas d'ici.

— On ne sortira pas d'ici \*comme ça\*, corrigea Kael en se rapprochant d'elle, faisant barrage de son corps alors que les premiers tirs commençaient à pleuvoir.

Le chaos explosa.

Vane ordonna le feu. Sora hurla à l'assaut. Les balles et les lames de plasma se croisèrent dans un ballet mortel. Elara et Kael bougeaient comme un seul organisme. Elle tirait, précise, impitoyable, protégeant leurs flancs, tandis que lui manipulait le panneau de contrôle à la base du Signal.

Un tir de sniper frôla la tempe d'Elara, lui arrachant un cri. Elle sentit le sang chaud

couler sur sa joue. Kael jura, se retourna et abattit l'assaillant d'une balle entre les deux yeux sans même sembler viser.

— Concentre-toi sur le code ! hurla-t-elle par-dessus le fracas des explosions.

— C'est un verrouillage à double impulsion ! J'ai besoin de tes empreintes biométriques et des miennes ! On doit fusionner les deux accès !

C'était l'ironie finale. Pour arrêter la machine de guerre, les deux ennemis devaient s'unir physiquement.

Elle se plaqua contre lui, son dos contre sa poitrine. Elle sentait le battement frénétique de son cœur contre ses omoplates. C'était la musique la plus violente et la plus belle qu'elle ait jamais entendue.

— Ensemble ? demanda-t-il, ses doigts s'entrelaçant avec les siens sur la console de verre.

— Jusqu'à ce qu'il ne reste que les cendres, répondit-elle.

Ils pressèrent leurs mains sur le capteur.

Une onde de choc invisible les traversa. Le Signal de Minuit changea de fréquence. Le violet vira au blanc pur, une lumière si intense qu'elle semblait solide. Autour d'eux, les soldats des deux camps s'arrêtèrent, terrifiés. L'énergie accumulée commençait à se replier sur elle-même.

— Ils vont nous tuer avant que ça saute, constata Kael.

Vane et Sora, réalisant que le pouvoir leur échappait, chargèrent de concert, une alliance de circonstance née du désespoir.

Elara lâcha son arme. Elle n'en avait plus besoin. Elle se tourna vers Kael, attrapa le

col de sa veste et le tira vers elle.

— Tu as peur ?

— Terrifié, admit-il avec un sourire en coin, ce sourire qui l'avait rendue folle dès le premier jour. Mais je n'ai jamais été aussi sûr d'être au bon endroit.

Il posa sa main sur sa joue, son pouce effaçant la trace de sang. Le contact était doux, démesurément lent alors que le monde autour d'eux accélétait vers sa fin. L'odeur de Kael — ce cèdre, cette sueur — remplit ses sens, éclipsant l'ozone et la mort.

— On a tout perdu, Elara. Nos noms, nos grades, notre avenir.

— On n'a rien perdu du tout, Kael. On a juste fait le ménage.

Ils s'embrassèrent au moment même où les premières balles de leurs anciens alliés déchiraient l'air vers eux. Mais les projectiles n'atteignirent jamais leur cible. Le Signal de Minuit atteignit sa masse critique.

Le sacrifice n'était pas une reddition. C'était une explosion de volonté.

En acceptant de renoncer à leur monde, ils en créaient un nouveau, le temps d'un battement de cœur. Elara ferma les yeux, savourant le goût salé des lèvres de Kael, la force de ses bras autour d'elle. Elle se sentait légère, débarrassée du poids des trahisons et des devoirs.

Une détonation sourde, profonde, fit vibrer la structure même de la terre. La colonne de lumière blanche s'effondra sur elle-même avant d'exploser en une onde de choc radieuse.

La dernière chose qu'Elara perçut ne fut pas la douleur, ni le bruit. Ce fut la chaleur de la main de Kael dans la sienne, une ancre indéfectible dans l'océan de lumière qui les engloutissait.

Ils avaient promis de rester unis.

Le Signal de Minuit s'éteignit, emportant avec lui les deux camps, les haines ancestrales et les murs de la Citadelle.

Dans le silence qui suivit, là où la Rotonde s'était dressée, il ne restait plus qu'un cratère de verre fondu, brillant sous les premières lueurs d'une aube qui n'appartenait plus à personne. Sauf, peut-être, à ceux qui avaient eu le courage de tout brûler par amour.

# Chapitre 14

## La Réconciliation

Le silence était une insulte. Après le hurlement de la lumière et le fracas de la Citadelle s’effondrant sur ses propres mensonges, ce vide absolu bourdonnait dans les oreilles d’Elara comme un acouphène psychédélique.

Elle ouvrit une paupière, puis l’autre. Le ciel n’était plus ce dôme oppressant de fer et de nuages pollués. C’était une traînée de lavande et d’or pâle, une aube indécise qui filtrait à travers un brouillard de poussière étincelante. Elle tenta de bouger, et chaque fibre de son corps protesta. Elle avait l’impression d’avoir été passée au pilon, puis recollée avec du sable et de l’adrénaline pure.

— Kael ?

Sa voix n’était qu’un craquement, un son de parchemin déchiré. Elle tourna la tête. Le sol sous elle n’était plus de la pierre, mais du verre. La détonation du Signal avait vitrifié la Rotonde, transformant le centre du pouvoir en un cratère d’obsidienne lisse et brûlant.

À deux mètres d’elle, une forme bougea. Une masse de cuir noir et de poussière grise. Kael laissa échapper un grognement qui ressemblait étrangement à un juron. Il se redressa sur un coude, ses mouvements saccadés, révélant une entaille profonde qui barrait sa tempe et ensanglantait son profil d’ange déchu.

Il ancrâ son regard dans le sien. Un bleu électrique, délavé par le choc, mais toujours aussi tranchant.

— Dis-moi que je suis en enfer, articula-t-il péniblement. Parce que si c'est encore la Citadelle, je vais moi-même achever le boulot.

Elara laissa échapper un rire qui se changea en quinte de toux. Elle se traîna vers lui, ses mains griffant la surface vitreuse. Ses doigts rencontrèrent les siens. La chaleur fut immédiate, une décharge de 220 volts qui lui rappela qu'elle était vivante.

— On a tout fait cramer, murmura-t-elle en arrivant à sa hauteur. Il ne reste rien, Kael. Les camps, les murs... tout est parti en fumée.

Kael se redressa complètement, grimaçant lorsque son épaule sembla se déboîter avant de reprendre sa place. Il balaya du regard l'étendue de désolation. Le Signal de Minuit avait été une promesse d'extinction ; il était devenu leur baptême. Autour d'eux, les ruines de la civilisation fumaient encore, mais l'air sentait l'ozone et la pluie à venir, pas le soufre des vieilles haines.

Il ramena Elara contre lui. Le contact de son torse contre son dos fut un ancrage. Elle sentait l'odeur de la sueur, du sang et ce parfum de tempête qui n'appartenait qu'à lui.

— Tu as une sale gueule, chérie, souffla-t-il contre son oreille, sa voix retrouvant ce grain moqueur qui la rendait dingue.

— C'est ton œuvre. Tu m'as entraînée dans l'épicentre d'une explosion apocalyptique. Ne t'attends pas à ce que je sois prête pour un bal.

Il tourna son visage vers lui, l'obligeant à le regarder. La tension entre eux, cette corde raide sur laquelle ils dansaient depuis leur rencontre, ne s'était pas brisée avec l'explosion. Elle s'était tendue jusqu'à devenir un lien d'acier.

— Elara. Regarde-moi.

Elle obéit. Ses yeux à lui étaient hantés, chargés des trahisons qu'ils s'étaient

infligées, des secrets qu'ils s'étaient volés.

— Je t'ai menti, commença-t-il, sa main remontant lentement dans sa nuque, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux poisseux de poussière. Je t'ai utilisée pour atteindre ce Signal. J'étais prêt à te sacrifier pour ma cause.

— Je sais, répondit-elle, son souffle s'accélérait. Et moi, j'étais prête à te livrer au Conseil pour sauver ma peau et mes galons. On est deux monstres, Kael. On est les débris de ce monde qui vient de crever.

Il y eut un silence, chargé d'une électricité plus dangereuse que celle du Signal. La main de Kael se resserra.

— Alors pourquoi on est encore là ? Pourquoi tu ne m'as pas lâché quand la lumière a tout bouffé ?

Elara sentit une larme tracer un sillon propre sur sa joue encrassée. Elle posa sa main sur le cœur de Kael. Il battait fort, de manière désordonnée, comme un animal piégé.

— Parce que la haine, c'était facile, Kael. C'était notre uniforme. Mais ce qu'on a ressenti dans cette Rotonde... ce n'était pas du devoir. C'était le seul truc vrai dans un océan de mensonges.

Elle se hissa contre lui, ignorant la douleur de ses côtes froissées. Elle voulait être plus proche, effacer la distance, fusionner leurs souffrances.

— Pardonne-moi, murmura-t-elle contre ses lèvres. Pour la trahison. Pour le doute.

Kael ferma les yeux, son front contre le sien. Un soupir rauque s'échappa de sa poitrine.

— On n’a plus personne à qui demander pardon, Elara. On est les derniers juges de ce cratère. Si tu me pardonnes, alors le passé n’existe plus. Il a brûlé à minuit.

Il scella leur réconciliation non pas par des mots, mais par une morsure. Un baiser sauvage, désespéré, qui goûtait le sel et la fin du monde. C’était une collision de deux astres blessés. Elara s’agrippa à ses épaules, ses ongles s’enfonçant dans le cuir de sa veste, cherchant la certitude de sa chair sous l’armure.

C’était brutal, dénué de la douceur artificielle des romans d’autrefois. C’était une réclamation. Ils se pardonnaient en s’appartenant, en acceptant que leurs cicatrices s’emboîtent parfaitement.

Lorsqu’ils se séparèrent enfin, à bout de souffle, le soleil s’était levé pour de bon. La lumière frappait les parois de verre du cratère, créant des arcs-en-ciel étranges et toxiques sur le sol de cendres.

Kael passa un pouce sur la lèvre inférieure d’Elara, essuyant un filet de sang avec une tendresse qui jurait avec ses traits durcis.

— Qu’est-ce qu’on fait maintenant ? demanda-t-elle, les yeux fixés sur l’horizon où les structures de la Citadelle ne formaient plus que des squelettes de métal noirci. Il n’y a plus d’ordres. Plus de signal. Plus de camp.

Kael se leva, chancelant un instant, avant de lui tendre la main. Un geste simple, mais qui pesait plus que tous les serments qu’ils avaient prêtés auparavant.

— On marche, dit-il avec un sourire en coin, ce sourire qui disait qu’il avait déjà un plan, ou du moins l’arrogance nécessaire pour faire croire qu’il en avait un. On va voir ce qu’il y a derrière la fumée. On va voir si le monde est aussi beau qu’on le disait quand on était gosses.

Elara saisit sa main. Sa paume était calleuse, solide.

— Et si c'est juste un désert ?

Il la tira vers lui, l'enveloppant de son bras pour l'aider à marcher.

— Alors on sera les souverains du désert. Tant que tu es là pour me contredire toutes les cinq minutes, je pense que je ne m'ennuierai pas.

Elle appuya sa tête contre son épaule. La tension ne les quittait pas tout à fait — elle s'était transformée en une vibration constante, un lien magnétique qui les soudait l'un à l'autre. Ils n'étaient plus les pions d'une guerre ancestrale. Ils étaient deux survivants, écorchés, imparfaits, mais enfin libres de se détester ou de s'aimer sans que le monde ne leur demande des comptes.

Alors qu'ils commençaient l'ascension du cratère, laissant derrière eux les fantômes de la Citadelle, Elara jeta un dernier regard vers l'endroit où le Signal s'était éteint. Il n'y avait plus de lumière aveuglante, seulement la chaleur du soleil levant sur sa peau.

Le Signal de Minuit n'était pas une fin. C'était un silence. Et dans ce silence, pour la première fois, ils pouvaient enfin entendre leurs propres cœurs battre à l'unisson.

— Kael ? appela-t-elle alors qu'ils atteignaient le sommet de la crête de verre.

— Ouais ?

— Si tu essaies encore de me doubler, je te tue pour de bon cette fois.

Il s'arrêta, la dévisagea un instant, avant d'éclater d'un rire franc qui résonna sur les ruines.

— C'est ça que j'aime chez toi, Elara. Ton romantisme m'essouffle.

Ils basculèrent de l'autre côté de la crête, marchant vers l'inconnu, deux silhouettes sombres découpées sur l'or de l'aube, indissociables, invaincus. La réconciliation n'était pas un traité de paix écrit sur du papier ; c'était cette marche obstinée, main dans la main, vers un monde qui restait à inventer.

# Chapitre 15

## L'Aube Nouvelle

### CHAPITRE : L'AUBE NOUVELLE

La lumière n'était pas un voile ; c'était un scalpel. Elle découpait les contours du monde avec une précision brutale, révélant chaque fissure dans la roche, chaque reflet sur la Crête de Verre, chaque goutte de sang séché sur les phalanges de Kael.

Elara inspira une bouffée d'air qui n'avait plus le goût métallique de la Citadelle. C'était un air sauvage, chargé de l'odeur de la terre humide et de quelque chose d'indéfinissable — peut-être l'odeur de la liberté, ou simplement celle de la poussière soulevée par leurs pas. Le silence qui suivit l'extinction du Signal était presque assourdissant. Ce n'était pas le vide, c'était une toile vierge.

Sa main était toujours verrouillée dans celle de Kael. Ses doigts à lui étaient rugueux, marqués par des années de survie, mais sa poigne était ferme, une ancre dans un océan d'incertitude. Elle sentait son pouls contre sa propre paume, un rythme erratique, rapide, un écho du sien.

— Tu marches trop vite, murmura-t-elle, sa voix encore éraillée par les cris et la fumée.

Kael ne ralentit pas tout de suite. Il fixait l'horizon, là où la brume matinale se dissipait pour révéler des plaines d'un vert tendre qu'ils n'avaient vues que dans les manuels censurés.

— C'est pas que je marche vite, Elara. C'est que j'ai peur que si je m'arrête, la réalité

me rattrape et décide que tout ça n'est qu'un rêve de mourant dans les sous-sols de la Citadelle.

Il tourna enfin la tête vers elle. Ses yeux, d'ordinaire si sombres et impénétrables, étaient inondés par l'or du soleil. Il y avait une vulnérabilité là-dedans qui la frappa plus fort que n'importe quel coup. La tension entre eux, cette électricité qui les avait poussés à s'entretuer avant de s'aimer, était toujours là, mais elle avait changé de fréquence. Ce n'était plus un signal d'alerte. C'était une vibration constante, un bourdonnement sous la peau.

— On n'est pas morts, Kael, dit-elle en serrant un peu plus fort sa main. Regarde.

Elle désigna leurs ombres qui s'étiraient démesurément devant eux, fusionnant en une seule forme sombre sur le sol irrégulier.

— Nos ombres sont plus grandes que la Citadelle maintenant.

Il esquissa un sourire en coin, ce sourire arrogant qui l'agaçait tant et qui, pourtant, lui donnait envie de ne plus jamais le quitter du regard.

— Toujours aussi dramatique. Tu devrais écrire des poèmes, ça nous changerait du sabotage industriel.

— Connard, lâcha-t-elle avec une tendresse qui démentait l'insulte.

Ils entamèrent la descente de l'autre côté de la crête. Le terrain était traître, jonché de débris de verre poli par le temps. Chaque glissade provoquait un frôlement de leurs épaules, un contact de hanches, un échange de chaleur qui rappelait à Elara que leurs corps étaient désormais leur seule patrie. Pendant des années, leur proximité avait été un crime, une anomalie dans le système parfait de la Citadelle. S'aimer, c'était saboter l'ordre. S'embrasser, c'était une déclaration de guerre.

Maintenant, la guerre était finie, et le territoire qu'ils venaient de conquérir était immense, vide et effrayant.

— On va où ? demanda Kael après un long moment.

— Droit devant. Jusqu'à ce que mes jambes lâchent. Ou jusqu'à ce qu'on trouve un endroit où on n'aura pas besoin de dormir avec un surin sous l'oreiller.

— Ça risque d'être long. Je ronfle, tu sais. C'est une technique de défense naturelle.

Elara s'arrêta net, l'obligeant à faire volte-face. Elle se tint si près de lui qu'elle put sentir la chaleur émanant de son torse, l'odeur de sueur, d'ozone et de cuir qui émanait de sa veste. Elle posa sa main libre sur sa poitrine, juste au-dessus de son cœur.

— Kael. Regarde-moi.

Il obéit. La moquerie quitta son visage, remplacée par une intensité brute, presque insoutenable. La tension monta d'un cran, cette électricité familière qui faisait pétiller l'air entre leurs lèvres.

— Il n'y a plus de Signal, dit-elle doucement. Il n'y a plus de surveillance. Plus de "loi sur la pureté émotionnelle". Si tu veux me dire que tu as peur, tu peux. Si tu veux me dire que tu ne sais pas comment on fait pour vivre sans se battre, tu peux aussi.

Kael ferma les yeux un instant, laissant le vent ébouriffer ses cheveux noirs. Lorsqu'il les rouvrit, il semblait avoir vieilli de dix ans, ou peut-être s'était-il enfin autorisé à avoir son âge réel.

— Je ne sais pas comment on fait, avoua-t-il. J'ai passé ma vie à calculer des

trajectoires de tir et des points de rupture. Toi, tu es la seule chose que je n'ai pas eu besoin de calculer. Tu es juste... arrivée. Et maintenant qu'on est là, dans ce grand rien... j'ai l'impression d'être un déserteur de ma propre vie.

Il approcha son visage du sien, son nez frôlant le sien. Elara sentit son souffle court. L'envie de l'embrasser était une douleur physique, une faim qui ne s'éteignait jamais.

— Mais, ajouta-t-il dans un murmure, si je dois réapprendre à respirer, je préfère que ce soit avec ton oxygène.

Il ne l'embrassa pas. Pas tout de suite. Il préféra poser son front contre le sien, un geste d'une intimité dévastatrice qui valait tous les serments. C'était ça, l'Aube Nouvelle. Ce n'était pas un feu d'artifice, c'était le poids de deux solitudes qui décidaient de ne plus l'être.

Ils reprirent leur marche. Le paysage changeait radicalement. Les ruines technologiques cédaient la place à une nature qui avait repris ses droits avec une violence magnifique. Des fleurs d'un bleu électrique poussaient entre les fissures du béton ancien, et des oiseaux aux chants complexes survolaient les bosquets de pins argentés.

— Imagine, dit Elara, rompant le charme du silence. Un endroit où on pourrait construire quelque chose. Pas une forteresse. Une maison. Avec des fenêtres qui ne sont pas blindées.

— Et une cuisine, ajouta Kael, retrouvant son ton piquant. Parce que tes rations de survie, c'était vraiment un crime contre l'humanité. Je suis sûr que le Signal s'est éteint juste pour ne plus avoir à supporter l'odeur de tes barres protéinées.

Elara lui donna un coup de coude dans les côtes, mais elle ne put s'empêcher de rire. C'était un son clair, nouveau, qui semblait étonner les arbres alentour.

— Tu es insupportable.

— Et tu m'adores. C'est ton plus grand défaut.

Ils s'arrêtèrent au bord d'une rivière dont l'eau scintillait comme des diamants liquides. Sans se concerter, ils s'agenouillèrent pour boire. L'eau était glacée, pure, un choc thermique qui acheva de les réveiller. Kael observa Elara alors qu'elle s'essuyait la bouche d'un revers de manche, une goutte d'eau perlant sur sa lèvre inférieure.

La tension revint, plus lourde, plus charnelle. Il tendit la main, effaça la goutte du bout du pouce. Son geste s'attarda sur sa mâchoire, puis sa nuque. Elara ferma les yeux, savourant le frisson qui lui parcourait l'échine. Dans ce monde sans lois, chaque contact était une découverte, chaque centimètre de peau exploré était une victoire.

— On est libres, Elara, murmura-t-il, sa voix vibrant contre son oreille.

— On est surtout épuisés, répondit-elle, bien que son corps trahisse son envie de rester dans ses bras pour l'éternité.

Elle se redressa et lui tendit la main pour l'aider à se lever.

— Le monde ne va pas s'inventer tout seul, Kael. On a des siècles de conneries à réparer. On va sûrement se planter. On va sûrement se gueuler dessus avant la fin de la semaine.

Kael se leva, la tirant contre lui pour qu'ils soient cœur contre cœur. Il plongea ses mains dans les poches de son manteau usé, mais ne lâcha pas son regard.

— Seulement si c'est toi qui cries, dit-il avec un clin d'œil. Moi, je serai trop occupé à

essayer de comprendre comment on fait pousser des tomates ou je ne sais pas quoi.

Il y avait dans ses yeux une étincelle d'espoir, une petite lueur fragile comme une flamme de bougie dans un ouragan, mais elle était réelle. Elle était là.

Ils se remirent en route, main dans la main, leurs pas s'accordant enfin sur le même tempo. Derrière eux, la Citadelle et sa Crête de Verre n'étaient plus que des silhouettes dérisoires, des jouets brisés dans le sillage de deux géants qui s'ignoraient. Devant eux, l'inconnu s'étendait, immense, terrifiant et merveilleux.

L'aube n'était plus une promesse lointaine ou un signal codé à minuit. C'était le sol sous leurs pieds, le soleil sur leurs visages, et cette certitude, ancrée au plus profond de leurs êtres, que tant qu'ils marcheraient ensemble, le monde n'oserait plus jamais s'éteindre.

Ils disparurent dans la lumière d'or, deux survivants devenus pionniers, emportant avec eux le secret le plus dangereux de l'ancien monde : la certitude que même au milieu des ruines, le cœur humain reste la seule machine qu'on ne peut jamais vraiment briser.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Le Signal de Minuit"*

Une œuvre écrite par Studio Pink

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)